

L'autre idée n'est pas sans relation à celle-là. Car l'homme qui se trompe n'est pas inerte; il ose, il se risque, et c'est en cela qu'il se trompe. Et c'est une fonction dangereuse que de juger, comme les sceptiques l'ont assez dit. Mais ce sont les audacieux qui connaissent; et l'esprit veut tout le courage possible. Je n'entends pas le courage qui brave le tyran ou qui brave l'inquisition. J'entends le courage qui ne se laisse pas écraser par ce grand univers ni par la multitude des coutumes probables, et qui cherche à percer tous ces nuages comme fait la lumière; et de soi seul, de ce qu'on nomme la force d'esprit, celle qui veille sous la lampe, et fait, comme dit Hegel, de la nuit le jour. Toutefois cette métaphore est mise en morceaux par la malice des hommes, qui ne cesse d'exercer l'esprit contre l'esprit, à ce point que l'on nomme esprit ce qui brise le courage d'esprit. L'ironie est ce point étrange d'où l'on découvre que tout esprit est vain. Or, environné toujours d'ironie, et n'ayant trouvé, parmi les esprits ambitieux, que des railleurs attendant que je perdusse courage, je n'ai jamais manqué de reprendre souffle à leur contact, et d'exprimer d'abord un courage d'esprit tout nu. C'est ce qui fait que l'homme le plus savant et le plus important, dès que je l'ai surpris à m'ôter courage, s'est trouvé aussitôt effacé de mes pensées. Je ne reviens

jamais sur ce jugement-là. Tel est le fond véritable d'un optimisme redouté. J'ai voulu exposer d'abord cette sorte de résolution, qui fut initiale. Lagneau, maître incomparable de courage, ne fit que donner un nom à ce que je sentais. Et en Descartes, ici maître des maîtres, je reconnus simplement l'homme.

Je n'étais donc nullement disposé à faire la balance, ce qui est se charger d'opinions et regarder l'aiguille. Jamais je ne crus que le vouloir fût une résultante. Selon moi c'était au contraire un commencement, le commencement de toute pensée, le réveil, pour tout dire. Et dans mes premières pensées, souvent bien puérides, bien démunies, j'ai toujours éprouvé qu'un coup d'audace était le moyen de voir clair, et de commencer quelque chose. Cette idée est dans tout homme, je suppose, et une des premières tuées. C'est que toute chose et tout homme nous enseignent la modestie, et souvent par des coups durs. Cette modestie n'est qu'orgueil blessé. Pour moi j'eus le bonheur de connaître un penseur qui ne voulait que nous grandir. Et je discernai très bien dans son génie une sorte de violence qui rompait soudain les mille liens de la doctrine, et qui s'enseignait elle-même d'abord comme suffisante. « Etre ou n'être pas, soi et toutes choses, il faut choisir. » Cette pensée sublime naquit de rien; exactement elle naquit d'extrême misère. Et c'est misère extrême qu'objections et réponses. Je fus donc assuré que la première pensée c'était la foi en la pensée. La première, et aussi la seconde, et toutes, voilà ce que j'ai fini par savoir.

Ce n'était que comprendre assez Descartes, qui là-dessus a tout dit, avec une obstination de héros, ce qui fait qu'on n'ose pas le suivre. Mais Lagneau, sur ce débat concernant la volonté dans le jugement, savait vaincre les apparences. « Spinoza a raison dans la forme, mais

Descartes a raison au fond. » Cette parole si simple retentit encore en moi comme un son de trompette. Je me dis : « Toutes les difficultés viennent de ce que tu manques de courage. » On croit s'élancer dans le vide.

Bien des fois j'ai tourné et retourné Descartes, comme mon métier le voulait. A chaque fois je me haussais un peu. Je retombais. La nécessité me semblait lourde. La nécessité des choses, on la subit assez; mais la nécessité des idées, celle qui est transparente, me semblait laisser encore moins de place au courage. Car je comprenais bien, non sans peine, qu'il fallait courage et volonté pour apercevoir cette nécessité supérieure; mais qu'elle fût toute portée par le décret du courage et qu'elle ne fût rien sans lui, cela me paraissait presque insoutenable. Descartes disait pourtant que les vérités prétendues éternelles ne gênaient point Dieu; et j'entendais bien que ce Dieu était en Descartes même; car comment l'entendre autrement? Mais alors je ne pouvais comprendre Descartes. Je me sauvais de là en attaquant la vérité elle-même, et Platon m'y aidait, par cette vue de l'opinion droite, qui en effet n'est point vraie. Et venant aux exemples j'arrivai à entrevoir que les grands génies savent défaire aussi les vérités éternelles. Car ils arrivent à ce point qu'ils les font dépendre d'un si. L'atome est un fait pour les niais. Pour les intelligents il est une idée; aux yeux des grands génies ce n'est qu'une convention. Oui, on convient de ne pas tenir compte, dans ce qui suivra, de la structure interne de l'atome; et au lieu de dire qu'on ne peut le couper, on jure de ne pas le couper. On a vu comment Kant m'apprit qu'il n'y a point de nombres, et qu'il faut faire les nombres à chaque fois que l'on veut les penser. J'arrivai à ne plus m'accoutumer devant la formation de 13 après 12; car il me semblait autrefois qu'en ajoutant un bâton à

douze bâtons je joignais une chose à d'autres. Mais maintenant je savais que ce simple 1, ajouté à toute l'indivisible essence, faisait disparaître aussitôt les propriétés de 12, et même son visage de nombre, pour faire place à 13, autre individu, autre essence, mais qui certes, ainsi comprise, ne se faisait pas seule. Et il m'arriva d'apercevoir que tous les grains de sable du monde ne faisaient pas un seul nombre, ni aucune suite de nombres; ce qui, par une conséquence que j'aurais dû attendre, me délivrait du nombre infini. Je revenais à Socrate. Deux osselets ne font pas deux, quand vous les attacheriez ensemble; et moi, de deux osselets séparés par des lieues, je fais deux comme je veux. Il est vrai que je trouve toujours trois après deux, et toujours les mêmes nombres premiers entre un et vingt. Mais cet ordre n'est nullement fait; il ne se montre qu'autant qu'on le construit. La nature ne peut conserver les nombres. Elle les perd. La machine à compter n'enferme pas de nombres; ce n'est qu'une mécanique de signes. Et le caissier ne pense guère aux nombres; il n'y pense que s'il le veut. Chaque refus fait un néant des nombres; et tout retombe à nature sans aucun nombre. La nature ne serait donc qu'un refus de la création.

Ces recherches, auxquelles le public cultivé n'est nullement initié, sont étranges en ceci que l'on est assuré de n'y découvrir jamais aucune preuve qui écarte le doute. Bien plutôt il s'agit d'exercer le doute jusqu'au point où, comme disait Lagneau, le scepticisme universel est le vrai. Et, comme je l'ai souvent remarqué quand je m'avançais dans cette sorte de désert, cet exercice est de force et non de faiblesse. Car c'est un fait de l'esprit que les thèses les mieux prouvées perdent promptement toute leur efficacité, à mesure qu'on les voit évidentes. Valéry a

trouvé par ces moyens qu'il n'y a rien de plus mystérieux que l'évidence. Au vrai les pensées dont on est le plus assuré semblent pâlir et perdre sang, faute de cette adhésion de triple force que les Stoïciens aimaient à décrire; et pourquoi cette adhésion si l'on croit aux preuves comme d'autres croient aux recettes des bonnes femmes? Tout redescendrait donc à la superstition. Mais je fus averti là-dessus plus de cent fois par l'exemple de l'idée mère elle-même. Car l'idée de la foi n'a jamais de preuve; aussi vainement on la retrouve, on la formule, on la lit dans ses propres écrits; elle ne vit point; elle n'est qu'un portrait à demi effacé. Je comprends qu'on prie pour la foi. Je comprends qu'un mystique se croie souvent maudit et puni de ne pouvoir plus savoir comme il savait. Lagneau savait le pourquoi; il rassemblait ses raisons, il refaisait son doute pur et de là s'élançait à vouloir. Je devine ce mouvement. Je sais qu'il ne faut pas craindre, et que, dans le moment où l'on se trouve assis par terre (la place la plus basse, dit Claudel, celle dont on ne peut être déposé) on est bien près du salut, pourvu qu'on le veuille. Seulement il faut vouloir. La foi est toute volontaire. Aussi, dans ces spéculations hivernales, j'ai su quelquefois dire à des jeunes qui se trouvaient sans courage, que je voulais bien les aider un peu, mais non point trop. Car, leur disais-je, je ne puis vouloir à votre place. Il est important d'être assuré qu'on ne peut compter que sur soi. Or, à ce que j'ai appris, ceux qui n'ont pas fait cette expérience de ne plus savoir (Je ne sais plus, disait Socrate, comment deux et deux font quatre, ni même comment un et un font deux) ceux donc qui n'ont pas désespéré ne peuvent connaître cette lumière qui vient aux désespérés; c'est l'évidence faite, c'est la vraie.

Mais ce qu'on trouvera peut-être le plus étonnant,

c'est que ce désespoir, qui était en ce temps-là de tous les jours, n'était ni triste ni anxieux. Je n'ai jamais fait figure de damné devant moi-même. Je me consolais aisément; j'arrêtai la dépense inutile; je savais dormir et je le sais encore. Et même je me suis formé, mais longtemps depuis, une sorte de rêverie en demi-sommeil où je vois que les pâles idées commencent à se mouvoir, et même bondiraient si je voulais. J'attends. Je les laisse au chaos; je les vois défaits et sans secours, et j'en suis bien aise. Et c'est ce qui m'a fait dire à Valéry que ce qui est difficile ce n'est pas de faire, c'est de défaire. Sur quoi il bondit, et me dit sa parabole de la cigarette, qu'en la roulant dans ses doigts on ne cesse de défaire, et qui se fait pourtant. Les artistes sont les vrais maîtres, dès qu'ils veulent bien parler. Pour mon compte, après ces vacances de pensée, et ayant laissé toute liberté au chaos, je me réveille soudain comme au son de la trompette, cela est très militaire, et promptement, aussi vite même que la plume peut aller, je puis dans les éléments, où l'on comprend bien qu'alors les mots sont flottants et indifférents, prêts pour des combinaisons nouvelles. N'avoir pas peur, se mettre au travail, se donner la joie; (car qui la donnerait?) et écrire ou parler vaille que vaille. Car il faut tout risquer. Et je sais maintenant qu'à chaque mot il faut tout risquer. Toutefois je ne pourrais d'aucune façon raconter mes souffrances; il n'y a point de souffrances; mais plutôt, dans les moments difficiles, une espèce d'indifférence qui croît avec la difficulté même. J'ai le grand tort de me défier des malheureux; j'entends le son du théâtre; je vois le masque tragique. Et je ferais une dispute horrible contre Pascal; car il ne cesse pas de vouloir forcer Dieu. Mais pourquoi? A quoi bon? Il faut se tenir au théâtre comme on doit, ou n'y pas aller.

LIBERTÉ

Mes recherches devaient donc flotter et flottaient en effjet entre le presque des preuves et la totale indifférence. On comprend bien que, traitant de la liberté dans le jugement, je tenais presque la liberté même de l'action. Car je ne vois pas qu'il soit plus facile d'être maître de ses idées que d'être maître de son corps. Les malheureux souffrent par une idée dont ils ne savent pas se délivrer. Eux-mêmes la font et la refont; ils n'auraient qu'à la laisser; aucun fantôme ne peut se passer de notre jugement. Bon. Mais supposé que je sois maître des idées, c'est donc, dira le physiologiste, que je suis maître de quelque changement dans les nerfs, les muscles et les humeurs; en sorte que rien ne prouve mieux la puissance de la volonté sur le corps que la puissance du jugement sur les idées. D'après de telles expériences, il n'y a plus difficulté (je dis du côté des idées, qui est le côté difficile), il n'y a plus difficulté à croire que je puis mouvoir volontairement mon corps. Et voilà Ulysse nageant relevé jusqu'à l'héroïsme pensant. Quand j'en étais là j'osais interroger ce monde immense; je savais d'avance que le destin n'y est pas écrit. C'est l'Océan qui nous aide le mieux à comprendre ces choses; c'est que bien aisément on le purifie de

toute affection humaine. Dans ses torsions et retorsions on finit par voir l'inertie et rien d'autre. Et dès que le monde ne nous semble plus s'irriter et vouloir, alors le destin s'efface comme un brouillard. Car ces lois qui nous semblaient cachées dans le monde, et ces mortels théorèmes, ce sont des rêveries. Toute l'affaire humaine est de ramer ces formes à l'esprit même. C'est ainsi que j'ai conduit loin cette remarque que nos théorèmes sur les fluides s'appliquent indifféremment à la mer d'huile comme à la plus furieuse tempête. Et donc la nécessité des théorèmes n'est pas ce que nous avons à vaincre par la rame, la voile et le gouvernail. Il n'y a d'autre loi de ce monde que l'inertie, idée immense, certainement cartésienne, et qui paraît dès qu'on a séparé l'âme et le corps comme il faut. Mais ne croyez pas que c'est facile. Les esprits sombres se reconnaissent aux qualités occultes, qu'ils soutiennent avec des regards d'inquisiteurs. Mais je m'amuserai des physiciens encore plus d'une fois.

Il y a mille manières d'approcher de cette preuve cosmologique renversée, qui va à nier la création faite à toujours, et l'avenir préformé. Une des remarques qui me furent bonnes était que l'esprit n'a pas à chercher passage dans le monde comme un plongeur qui attend. Car l'esprit est au monde, et notre propre corps en témoigne assez. L'action est commencée par ceci que je respire en tel lieu; je n'ai qu'à la suivre et à m'y fier, comme le marin qui tire des bordées, et finalement va où il veut aller, contre marée et vent. Et toutefois cette idée de l'homme libre dans un monde inerte est de celles qu'on ne peut absolument former; car l'infini des espaces et des choses échappe à notre conception. Et au reste que vais-je chercher par là? Une preuve de liberté qui ne serait pas un acte de liberté? On serait donc libre nécessairement, comme

Renouvier a su dire. Et cela en effet est risible. Il faut donc en revenir à vouloir, et exactement à vouloir vouloir. Et d'ailleurs il est toujours bon de savoir qu'il n'y a pas à craindre que demain quelque preuve américaine tue à jamais le libre arbitre, ou au contraire à jamais le sauve.

C'est ici qu'amplement il faut comprendre la doctrine pratique de Kant. Et voici comment je l'aborde. J'ai à rendre une somme d'argent qui me vient par erreur; il se trouve que j'ai toute sûreté au sujet de l'erreur; il se trouve qu'il n'existe personne à qui je fasse tort en gardant cet argent; et il se trouve que, comme Jean Valjean, en prenant le parti de tromper, j'évite un grand scandale. Tout cela étant déblayé, j'arrive toujours (car j'y arrive toujours), à ce même opium, qui est que je n'y puis rien, et que je choisirai comme il est écrit, ou bien selon ma cervelle, faite à l'image de celle d'un de mes aïeux, et choses de ce genre. C'est déplacer la question, et assister soi-même en spectateur à sa propre conduite. Or il est évident que ce parti pris est la faute même, et, bien mieux, toutes les fautes possibles en une. D'où je vois que si j'ai des devoirs, le premier et principal de ces devoirs est de me croire libre. Et dire encore qu'on n'y peut rien, c'est toute la faute possible. Si le mot il faut, ou bien je dois, a un sens, la liberté est hors de doute. Et il importe fort peu que je puisse la prouver par idées, qu'elle soit concevable ou non. Le pire du déterminisme honteux, tel que je l'ai vu dans des discussions toujours irritées, c'est qu'il est, lui aussi, voulu et juré. Le jour où j'ai nommé mauvaise foi cette position satanique, j'ai retrouvé tout le sens de la bonne foi. On sait que, selon les théologiens, Satan est damné par sa propre volonté. Ici je découvrais encore une fois que la théologie est

tout humaine. Mais cette autre idée voulait encore des années de rêveries indifférentes, quoique fort rusées, et éclairées soudain par une décision, d'ailleurs laissée aussitôt. Le mouvement de la guerre devait convenir tout à fait à ces pensées cavalières. Toutefois j'étais bien loin de croire, aux environs de 1910, que je serais disciple de Descartes jusque-là.

Seulement, par mon métier, et ayant juré que Kant méritait un sérieux examen, je retournais de toutes les manières cette obligation sans conditions, qui, tout rabattu, se réduisait à l'obligation de croire, et exactement à l'obligation de se croire libre. Tous les détails de la conduite humaine étaient donc subordonnés de loin à cette règle des règles : « Sois libre »; ce qui voulait dire très précisément : « ne te laisse pas manœuvrer par les raisons mécaniques, coutume, exemple, opinion, intérêt; pas même par l'amour; pas même par le bonheur. » J'admiraïs que Kant fût impudemment mis en pièces, et qu'on ne voulût pas comprendre qu'aimer d'estomac ce n'est pas encore aimer humainement. Heureux, dit l'homme affectueux, heureux qui s'attendrit jusqu'à faire son devoir! Rousseau avait démêlé cette plate doctrine en Diderot; non pas assez en lui-même; et je comprenais ce que Kant avait trouvé dans Rousseau, et pourquoi il l'a quelquefois copié, afin de rompre le charme de l'éloquence. C'est qu'il ne s'agit pas maintenant d'être content de soi, mais bien plutôt de savoir très exactement ce que c'est que bien et mal, devoir et faute, selon le commun jugement; et de purifier la forme de ce jugement, de façon à montrer à l'homme l'homme tel qu'il est. Et il est vrai que tous jugent que la vertu est nulle en celui qui est supposé n'avoir pas pu autrement. Qui peut autrement, c'est qu'il n'est pas esclave de besoin ni de colère. Or combien de

fois nous a-t-on représenté la raison comme ministre de besoin ou de colère!

On aperçoit ici l'embarras où l'on se trouve jeté quand on essaie d'accorder cette doctrine morale avec la morale communément enseignée, qui est certes une morale vulgaire, mais qui n'est pourtant pas la morale vulgaire. C'est qu'alors on recherche quelque mobile supérieur qui soit tel que l'on agit bien si on le suit. Une telle morale marche vers le bien; les œuvres jugent l'homme; et tout le monde est content. Tout le monde est content parce que l'homme aime bien mieux se fier à l'opinion que se conduire par son propre décret. L'opinion a des douceurs et des arrangements, dès qu'on la consulte. Bien plus difficile est la situation de Jean Valjean, qui n'a que lui pour juge, et qui sait si bien distinguer dans l'action raisonnable le poids très sensible de la peur ou de la paresse. « Sois libre », cela signifie moins et plus. Moins, si l'on cherche un code du bien et du mal, car tout peut être mauvais par la manière; et les effets, même cent fois bénis, de la vengeance ou de la lâcheté, ne sont nullement bons; on ne les jugerait point bons si l'on voyait l'intérieur de l'homme. Par exemple je puis faire un faux témoignage qui à la fois plaise au tyran et délivre le monde d'un coquin très redouté. Ce n'est que fuir; et je puis faire le bien en fuyant; le bien, mais non pas mon devoir. Tel est le paradoxe de cette doctrine, que j'ai toujours vue mal exposée; mais au contraire dans son auteur, quelles clartés et quelle force! C'est le héros même qui est ici décrit, et tel que peut-être il ne peut pas être et ne sera jamais. Comme un cercle réel ne sera jamais un cercle. Lénine a dit, je le lisais récemment, que les principes sont les axes rectilignes de la courbe que suivent les actions réelles. Cela me rappelait, comme en

un éclair, la situation réelle de l'homme, qui se doit d'être libre, et qui le sait, et qui regarde toujours par là, ravivant une invincible foi, et pour le reste déporté ici et là par les forces, comme Ulysse nageant. Toutes les fois que, par une sorte de serment à mon tour, je voulais me donner comme vraie cette morale sans règles, mais non pas sans principes, je me chantais à moi-même la plus belle des trois fameuses maximes : « Prends toujours la personne humaine, soit en toi-même, soit en autrui, comme fin et jamais comme moyen. » C'est la plus belle. Les autres essaient de nous régler d'après ce qui est loi universelle, et ici les incertitudes risquent de frapper le principe même. Or il est bien permis d'hésiter là, et de chercher si mentir ne peut être érigé en loi universelle, j'entends mentir au malade, ou promettre le salut à Jean Valjean, ce qui est promettre plus qu'on ne sait. Suivant en cela l'exemple de Lagneau, j'ai souvent laissé au père, à l'ami, au confesseur, le détail de la morale. Mais quant au respect de l'être libre, dans les autres comme en moi, je me suis trouvé au contraire fort assuré, et intrépide législateur.

Et maintenant, au point où j'en suis de cette recherche, dont l'objet était la liberté même, on voit quel renfort je tirais de Kant, puisque la liberté était selon lui un devoir et non pas un fait. Je tirais au centre de la doctrine le froid postulat de la liberté. Je comprenais bien qu'en toute rigueur il fallait supposer la liberté si l'on voulait répondre à la question : « Comment les jugements moraux tels qu'on les voit sont-ils possibles? » Mais je faisais bien mieux que comprendre; je répondais à l'appel de l'homme; et j'apprenais de faute en faute, car c'est notre lot, à ne jamais douter de mon pouvoir sur moi-même. Je n'ai pas cessé de mieux comprendre, à travers

toutes mes expériences (la guerre ne fut pas la moins instructive) que la faute des fautes est de s'accepter soi-même comme une machine qui ne peut être autre. Et d'un bond sautant à juger le fanatisme dans son fond, je me suis plu à nommer colère monothéiste cette rage de ne rien pouvoir, et cette cruelle méthode de haïr afin de décider. Je donne cet exemple, et hasardeux comme il veut être, pour faire entendre comment une théorie de l'homme selon Platon ou Kant s'applique quelquefois à un geste, à un éclair de l'œil, à un griffement de la main, choses éternelles alors comme l'enfer. Pénétrer l'homme, et dans tous les cas, ce serait donc le prendre au-dessus de ce qu'il se croit. Je renvoie à la belle histoire de Jean Valjean et de l'évêque.

Mais je ne suis pas au terme de ma poursuite. J'étais parti comme on s'en souvient de la liberté du jugement même, c'est-à-dire de la plus intime et précieuse. J'y revenais, et je tirais au clair bien des paradoxes de Renouvier, et plus d'un de ces traits de foudre qui sillonnaient les nuages de Lagneau. Car, me disais-je, il y a bien aussi un devoir de penser. Penser n'est pas n'importe quoi. Penser (peser) est fonction de peseur, non fonction de balance. Et il serait ridicule si, au moment de juger, je regardais seulement de quel côté j'incline; cela est lâche, et je le qualifiais de déni de justice, qui est le propre crime du juge. Et que d'exemples, en nos prétendus maîtres, de balances folles! Au vrai rien de ce qui est nécessaire n'est vrai. Le fou n'est pas vrai, même quand il dit le vrai. Ainsi le vrai n'était plus, n'était plus du tout, ne serait plus jamais (il faut le jurer) cette chose telle ou telle qui nous attend, qui se montrera peut-être. Rien de ce qui se montre n'a jamais instruit la sottise balance. Non! Non! Si l'on veut penser vrai, il faut premièrement, et

toujours, conduire ses pensées comme il se doit. (Prendre la personne humaine comme fin, jamais comme moyen.) L'esprit ne doit pas être le moyen du vrai. Et puisque l'esprit est libre, ou, mieux, se veut libre et se décrète libre, la règle de penser comme il faut est de penser comme on veut. Les exemples ne manquent pas. Ici le pas de Descartes. Et je crois que le fond de cet auteur est d'avoir toujours pensé selon son propre décret, et jamais selon l'expérience. La ligne droite n'est pas; je la trace parce que je la veux; et pure parce que je la veux pure. La tracer est même une faiblesse. La droite est si belle par deux étoiles! L'esprit la soutient seul. Ainsi sont nos meilleures pensées. Ainsi le goût des idées n'est autre chose qu'un choix de liberté, et un serment de ne dépendre point, au moins comme juge. Tels sont les nombres, tel l'atome, telle l'énergie. Ces choses n'ont pas permission de changer ni de vieillir, ni de prendre de mauvais plis par l'expérience. Ainsi, me disais-je, à ne pas abandonner le triangle d'Euclide, même si les triangles astronomiques ne s'y accordaient pas, il y a plus qu'une commodité, quoi qu'Henri Poincaré prétendît nous faire croire; et je pense que c'était pour s'amuser. Ce penseur était libre; mais il n'honorait point ses semblables, peut-être parce qu'il ne se connaissait pas de semblable. Et c'est lui-même qui a dit que le pragmatisme, si directement visé ici et dans toutes ces pages, devait être rapporté à une défaillance du cœur. Voilà comment un génie finit par payer tout ce qu'il doit.

Après toutes ces préparations, essayons de faire l'homme balance, et de penser sans choisir, en restant seulement spectateurs de nos pensées. On ne peut. Car il est sensible à tout homme que ce qui l'intéresse quand il se met à penser, ce n'est pas ce qu'il pense, mais ce

qu'il doit penser. Il se met sous les armes. Et le premier effet est le doute, comme Descartes l'a enseigné. Douter de ce qui est certain, et non pas de ce qui est douteux, voilà l'esprit. Reprendre toutes les vérités acquises et les nier d'abord par provision, ce qui conduit à savoir qu'on peut les nier. Qu'on le doive, c'est le plus haut principe. Et ici je retrouve tout Platon.

Or cela fait un grand changement, et à proprement parler, une révolution que je n'ai pas encore mesurée. Il n'y a plus de vérité, ni rien de sacré; et ce qui se donne comme respectable, il faut le nier d'abord, comme on court aux armes, et démolir, et démolir. La restauration se fera, mais à l'heure de l'homme. Voilà pourquoi ce qu'on nomme l'anarchisme est l'âme des doctrines, et chacun le sent bien. C'est pourquoi j'ai pensé quelquefois que le pire tyran est celui qui a raison. Le lecteur fera à peu près le compte, s'il me suit jusque-là, des terreurs et des fureurs qui s'élèvent dans le sillage de la moindre pensée. Lagneau, qui se voulait respectueux de l'ordre, disait pourtant un jour d'hiver, et après tant de ténèbres brassées, disait pourtant qu'une pensée absolument prouvée, et qui occuperait l'esprit par sa force, et comme par son événement, ne serait plus une pensée, mais bien une chose; et l'esprit qui la recevrait, chose aussi. En ce sens, disait-il un autre jour, le scepticisme est le vrai. C'est parce qu'on peut à la rigueur douter de tout qu'il y a du vrai. Cette pensée éclaire l'histoire des pensées humaines. Car, dans le fait, il n'y eut guère de plus fermes penseurs que les sceptiques. Ils se tenaient là comme sur une précieuse conquête, et ils avaient raison s'ils se tenaient libres, et tort s'ils seraient leur doctrine comme font les chiens. Montaigne, par le goût exquis d'être un homme, n'est point gêné par son doute, mais plutôt éclairé: nul ne juge plus hardi-

ment et plus fermement du courage, de la tempérance, de la justice, et de la sagesse même. Et, selon mon opinion, cette liberté tranquille se marque au style, qui est délié, neuf, et un peu effrayant.

J'indique seulement, l'ayant assez dit et redit, quelle idée je me fais de l'amitié humaine d'après l'intrépide liberté. Le fanatisme et l'intolérance sont bien exactement les monstres d'esprit que Voltaire y voyait. Toutefois on peut être plus heureux que Voltaire, si l'on comprend mieux que lui ce que c'est qu'un tyran d'idées et un persécuteur. J'ai maudit ces êtres de loin; mais de près j'ai reconnu mes frères, et que leur fureur venait de ce qu'ils se sentaient emmenés par les arguments. D'où ils couraient aux créneaux, fermaient le pont-levis, et lançaient des pierres à tout hasard. Ils ont raison de ne pas se laisser forcer. Et je ne vois qu'une règle de l'amitié qui puisse les conquérir, c'est la règle Socratique, de penser toujours, et honnêtement (n'ayez pas peur!) la pensée de l'autre; cette manière de discuter est la seule qui soit digne d'un homme libre, et qui s'accorde avec le respect. Mais cela exclut aussi le sérieux d'inquisition. Si les révolutionnaires pouvaient demeurer gais d'esprit sans cesser d'être fermes d'action, nous aurions vu déjà des merveilles. Un homme libre devrait savoir que la dissidence est l'âme de la révolution.

LA GUERRE

Me voilà à la guerre. Je veux laisser l'événement et l'anecdote, et ne considérer que le drame d'idées que la guerre fut pour tout le monde. En moi il fut violent et même insupportable. Du moment où les chants de mort firent résonner les maisons, j'aperçus le sang, je connus ensemble la peur et le courage. Et ces premiers jours sont ceux où je perdis mon propre empire. Je n'étais plus qu'horreur et cela ne pouvait durer. Par bonheur quand j'eus à choisir, ainsi que ceux de mon âge, entre l'ancienne loi militaire et la nouvelle, et quand je choisis l'engagement universitaire qui me libérait pour toujours, je promis à moi-même qu'en cas de guerre je reprendrais ma place dans le rang. Il n'y avait pas à hésiter; tout dépendait de la force restante. C'est ainsi qu'à mes 46 ans, et sur le vu du médecin-major, je me trouvai canonnier dans la lourde. Lourde (95 mm.) qui devint légère et me promena de Woëvre en Champagne et de Woëvre à Verdun, menant cette dure vie, avec le risque quotidien devant la vue. Or je vois deux parties dans ces trois ans de mon état militaire. A l'arrivée je jugeai que j'y resterais, et me plongeai dans la chose, sans même le temps d'y réfléchir, un profond sommeil occupant aussitôt le

temps du repos. C'est là que j'appris le métier, et qu'en même temps je me guéris du désespoir. Dans la suite, vers le quatrième mois, je m'éveillai de ce rêve étrange, et je commençai à croire que je pourrais me sauver par ma prudence; et c'est alors que je me remis à penser, mais sans amertume; et je ne fus guère sensible qu'aux éclats de ce terrible pouvoir auquel je m'étais livré; c'était court, et je n'en pensais rien. Mais j'observai depuis lors et je pensai en spectateur. J'appris beaucoup. Platon dit en sa République qu'il ne faut point laisser le sage se perdre dans le vrai savoir, mais qu'il faut le ramener de force dans la caverne où sont restés ses compagnons. J'avais souvent pensé, en suivant cette idée, que tous les genres de théoriciens gagneraient beaucoup à exercer quelque commandement selon leur âge, au loin, dans les aventures, et plusieurs fois dans leur vie. Et je me souviens que vers mes 26 ans je demandai une de ces bourses de voyage autour du monde qui étaient offertes aux étudiants. La très sage Université me fit entendre que je servirais mieux à ma place, et que ces voyages ne convenaient qu'à ceux qui n'avaient pas trouvé la leur. Il est vrai que je ne m'ennuie jamais. Toutefois la grande aventure vint me secouer bien à propos. Et j'eus la chance de n'avoir point le commandement qui convenait à mon âge. Ainsi je n'eus point garde de moi; je servis promptement et intelligemment. Et une des choses que je remarquai, c'est que l'on me confia toujours ce que je pouvais faire très bien. Je fus donc en équilibre, et je ne vois pas comment j'aurais repris mon équilibre autrement. Je laisse mes courtes plaintes et mes courtes colères; je laisse le jugement moral; tout cela est écrit, et je n'aime pas trop y penser. Mais qu'ai-je appris à la guerre? Voilà la question.

Je compris le commandement. Car les chefs dont je dépendais étaient souvent ignorants et paresseux, mais du moins ils savaient commander. Je compris que c'était leur étude, et leur force, et leur charge. Exercer un pouvoir absolu, enlever l'espérance, lâcher leur colère comme un chien, et en même temps savoir et deviner, ignorer bien des choses, permettre beaucoup; et notamment ne pas s'approcher trop près de l'exécution, car leur résolution s'y émousserait. Joignez à ces diverses ruses une administration méticuleuse, des comptes de solde, de tailleurs, de cuisiniers, vous avez une idée du chef subalterne, pour qui le réglage du tir n'est qu'un délassement. Et quant au courage, il était égal en tous, en ce sens qu'il était inégal en tous, officiers et hommes de troupe. Il y avait des soubresauts admirables et des soubresauts honteux; ce qui fait que personne ne se vantait ni ne se méprisait. Toutes ces remarques je les notai et les mis à l'abri en des mains sûres. Et je ne parlerais pas mal en disant que c'est au commencement de 1915 que je me mis à écrire Mars. Et toutefois il subsiste une confusion dans mes souvenirs au sujet de cet écrit; car je puis reconnaître que beaucoup de chapitres furent écrits après l'armistice; et à peine j'en pourrais citer quelques-uns qui soient restés tels qu'ils furent écrits dans le bruit et la boue de la guerre. Je changeai et corrigeai beaucoup, et cela n'est pas étonnant. Mais la manière de corriger était toujours la même. J'ajoutais, ou bien je recommençais et je remplaçais, plutôt d'après l'humeur que d'après le goût, ce qui se comprend en un tel sujet. Toujours est-il que, dans la suite de l'aventure, je ne cessai jamais d'écrire. Ce fut ma récréation.

L'homme était beau à voir dans la guerre. J'entends celui qu'on appelle l'homme; ceux qu'on appelle les hom-

mes. Ils ne croyaient rien et ils faisaient leur métier, et encore bien plus scrupuleusement dans le danger. Le métier d'artilleur est un métier d'ajustement; chacun y a son rôle, et le temps de craindre manque dans l'occasion même où il y a le plus lieu de craindre. Je connus surtout le téléphone, qui est chose ouvrière encore plus, et même j'y devins maître par les notions de physique que j'avais. Je fus expert en réparations de lignes et en réparations d'appareils. J'ai connu, je pense, tous les systèmes existant à cette époque; et cela m'occupait merveilleusement. Mais je veux citer un cas où mes recherches antérieures de physique me servirent brillamment et promptement.

Au commencement les différents postes avaient chacun leur prise de terre, leur terre comme on disait, faite d'une baïonnette plantée dans le sol. Et il arrivait que des postes voisins communiquaient par la terre, d'où l'on entendait trois voix au lieu d'une. Vint un polytechnicien spécialisé, qui ordonna d'écarter les prises de terre les unes des autres, et assez loin. Dans les conditions où nous nous trouvions, cela représentait un long travail, et une grande dépense de fil; et le temps manquait. C'est ce que me dit le sous-officier, homme brave et bon praticien. Que faire? J'y pensai un moment et je lui dis: « Il faut rassembler toutes les prises de terre en une bonne, et il n'y aura plus de communication par la terre. » Il fut étonné; mais il se fia à moi; et le lendemain tout marchait sans aucune confusion. J'ignore ce qu'en dit ce polytechnicien-là. La terre unique, comme je l'appelais, fut promptement en usage partout. Et remarquez qu'un postier aurait pu nous dire que la terre unique était partout dans les postes urbains. J'avais découvert une chose connue depuis longtemps. Toutefois je n'en fus pas quitte. A un an de là, et en un autre lieu, un polytechnicien, que je ne connaissais nul-

lement, me passait un équipement de lignes, prélude d'une relève. Il me dit : « Naturellement, terre unique; on ne sait pas pourquoi; mais cela réussit. » J'eus l'imprudence, brigadier tout boueux que j'étais, de dire que je savais très bien pourquoi, et je reçus une bordée d'invectives, très injurieuses et humiliantes à souhait. A la guerre on ne réplique jamais; il faudrait tuer tout de suite. Mais admirez cette philosophie passionnée.

Bah! Je repassai ma physique secrète, et je la trouvai très raisonnable. Comparant les messages électriques à des messages hydrauliques que l'on enverrait à coups de pompe, je considérais la terre comme le réservoir où l'on puisait. Et je comprenais assez que plusieurs réservoirs, joints par des tuyaux, feraient que les coups de pompe se répercuteraient de l'un à l'autre par des changements de niveau; au lieu qu'un seul réservoir, mais immense, amortirait sûrement ces effets. Ce raisonnement était gauche comme sont les vrais raisonnements. J'en pris courage contre les polytechniciens.

Je connus aussi la politique, mais de façon à me perdre en des réflexions infinies. Mes compagnons étaient ou des ouvriers de fer et de bois, ou des terrassiers, ou des paysans. Ils parlaient très librement et très cyniquement de toutes choses, et trouvaient très simple que l'on désertât si l'on pouvait; ils n'en étaient pas moins braves et pas moins scrupuleux. Or jamais je ne rencontrai un homme qui fût socialiste si peu que ce fût. Je pensai bien des fois tout haut; je jugeai sévèrement Poincaré; j'essayai de relever Caillaux. Enfin je me montrai radical, comme j'étais. Et d'autre part, j'étais un oracle pour eux, dans les questions de physique et même de tactique. Néanmoins toutes mes interventions politiques furent reçues plus que froidement. Plus d'une fois je reconnus comme au tou-

cher ce que j'appelle les soutiens de l'ordre; j'aperçus qu'ils avaient juré de ne rien changer de leurs idées réelles, et que la liberté qu'ils se donnaient n'était jamais que de jeu. Mais je les voyais encore plus profonds et plus repliés. Ils voulaient bien user de leur liberté, mais ils ne voulaient pas qu'on les tirât un peu plus loin. C'est alors que je compris tout à fait que l'argument invincible est le plus faible de tous; car à le voir seulement venir on ferme toutes les portes. Et, chose remarquable, cette défiance s'accompagnait d'une confiance parfaite; et moi qui passais pas mal de temps avec l'officier, et souvent pour le distraire, je ne fus jamais soupçonné d'être rapporteur. On pense bien que cette espèce existait là-bas comme partout.

Des officiers qui me connaissaient, j'étais bien traité, et même trop bien. Avec le plus proche, qui était un homme intelligent mais de terrible humeur, je jouai tout sournoisement la comédie de Platon et de Denys. Je n'avais pas à me plaindre de lui, mais je ne pouvais approuver ce pouvoir dur et jaloux. Cela faisait des brouilleries froides; il s'ennuyait; il revenait. Même en d'autres que je voyais plus loin de leurs affaires, et tout à fait cordialement, par exemple pour une partie d'échecs, je remarquais toujours cet abus de pouvoir qui ne compte absolument pas l'homme de troupe; et toutes ces liaisons sont tombées à plat, en dépit de tant de projets. Je fus peut-être trop sévère. L'état de guerre veut des ressorts violents, et un oubli de l'humain. Mais, à mesure que je découvrais les théorèmes du commandement, je voyais la guerre encore plus laide, par ce préalable massacre des âmes. Et j'en suis toujours là, là même où je sens bien que je ne puis rester. En ce temps-là je vis surtout un avenir de difficultés effrayantes.

Ces difficiles rapports et pleins de précaution n'étaient de guère; ils comptèrent moins à mesure que la guerre s'ordonna selon la tradition militaire. Les téléphonistes apprirent leur métier; les appareils ne proposèrent plus d'énigmes. Je fus brigadier, ce qui me laissa le temps de courir le long des fils, de connaître les observatoires et le champ de bataille, et sans tomber, que par exception, sur des chefs querelleurs. Ce fut une existence de trappeur, logé dans des trous, sortant à toute heure, habitant des nuits des jours et des saisons, prudent, choisissant ses heures, suivant le fil à l'heure de la rosée, c'est l'heure où la guerre elle-même dort, faisant lever le lièvre et la perdrix, et portant dans sa musette le gruyère et la sardine de l'intendance. J'avais comme sous-officier un précieux ami qui jamais ne pensa à ses galons. Souvent tous les deux, quelquefois emmenant l'équipe des planteurs de perches et dérouleurs de lignes, nous passions des jours sans recevoir un ordre. Cette campagne pleine d'hommes semblait déserte; et partout des abris, d'où sortaient les têtes fraternelles, les têtes inconnues. J'ai remarqué cent fois que le soldat inconnu offrait tout ce qu'il avait, et d'abord une place dans l'abri; au lieu que les camarades songent à leurs droits et aux vôtres. Le cuisinier qui doit vous nourrir trouve bien un bifteck et même des pommes frites; mais il y faut de la négociation. Un cuisinier inconnu vous offre l'hospitalité homérique. On le paie en contes. J'ai gagné un fromage, un café et un verre de fine par une réplique qui mit en joie un cuisinier de la coloniale. Il disait, pour conclure ses raisonnements de cuisinier : « On les aura. » Je lui dis : « Et quand on les aura, qu'est-ce qu'on en fera? » Il se tapait les cuisses, répétant cette formule neuve. Encore neuve aujourd'hui, en 1935.

C'étaient des mots de troupier. On devient un parfait troupier. On ne gêne plus; on n'étonne plus. On voit l'homme. Sentencieux toujours. Observateur étonnant, sachant tout du ciel et de la terre, et embarqué pour les dix ans du siège de Troie. Quelquefois amer et en révolte; remis en bonne humeur par le saucisson et le vin. Partout installé à demeure, et vivant de la terre dès qu'il pouvait. J'admiraux nos conducteurs de chevaux, chez qui j'allais quelquefois faire du bois. Toujours j'eus un cuisot de chevreuil, comme s'ils avaient élevé des chevreuils. A un moment la mode fut, au quartier général du corps d'armée, de se faire suivre d'un petit sanglier. Les estafettes du général qui venaient en nos observatoires n'eurent qu'à faire leurs offres, (dix francs par bête), et trois heures plus tard ils emmenaient deux petits sangliers. Les hommes des attelages avaient cerné la troupe; et de la traditionnelle fureur de la laie à qui on enlève ses petits, il ne fut seulement pas question. On comprend que j'appris en ces trois années-là les mouvements de l'homme, les vrais, et la mesure de l'homme aussi; car dans son rapport à la nature, et armé de ses outils, il est le roi de la terre, et règne par ses jambes et ses bras.

L'homme chassé par l'homme (c'était notre état) est moins naturel. Outre son industrie qu'il exerce là comme ailleurs, il est encore sujet à une sorte de déclamation, souvent en geste, quelquefois muette et immobile, où l'on voit qu'il maudit les dieux et les hommes. Le retour du courage est beau; par une majesté au-dessus de l'homme. Et pourtant je n'ai jamais vu un combattant qui ne portât aux tempes et autour des yeux les touches du désespoir. Mais quoi? On prend son parti de tout. Serré par l'homme et la chose, l'homme va à son métier, pratiquant des maximes dans le genre de celles-ci : « Ce qui est bon

pour les autres est bon pour moi. » ; « Pourquoi les autres et pas moi ? » Je voyais la morale réelle à l'ouvrage, parmi ces hommes si bien nommés les hommes. Au reste je n'entendis jamais un homme se vanter. On peut dire qu'ils s'alignaient sur l'homme moyen ; cette égalité les faisait dieux. Au reste il n'y avait point d'autres dieux ni de Dieu. Je parle de ce que j'ai vu.

En ces méditations d'alors, non cherchées, non pressées, commença à paraître une idée que je n'ai pu encore traverser. Je trouvai toujours mille raisons de me fier à l'homme ; ici j'en voyais de plus précises encore ; je voyais exister la république des égaux où tout se fait sans commandement ni menace. Même, pendant trois mois j'exerçai un pouvoir fort étendu sur une équipe choisie. Or j'eus quelquefois à gouverner, mais seulement pour régler de sottes questions de politesse (ne pas se moquer, ne pas donner de surnoms injurieux) ; ce n'était rien ; l'âge me donnait toute l'autorité suffisante pour apaiser les querelles dans ce milieu où l'on vivait les uns sur les autres. Quant au service, qui était dangereux et exténuant, je n'eus jamais qu'à renseigner. Je me souviens que le plus jeune de l'équipe s'en alla au repos à l'arrière, muni seulement d'une signature du brigadier. Je crois qu'il alla jusqu'à Nancy ; je sais qu'il revint en retard de deux jours, sans un mot d'excuse, et sans un mot de reproche aussi. Simplement, après avoir dormi douze heures, il se mit à faire le travail des autres ; je dus le ralentir un peu.

Et me voilà à mon idée. Je ne crois point du tout que la colère toujours armée et la menace de mort toujours présente soient nécessaires pour pousser les hommes sur la ligne de feu. Au contraire je crois assez que le danger qui doit occuper sans cesse le chef responsable de l'ordre militaire, ce n'est point la peur, c'est la révolte, et que

la révolte est la suite d'une certaine manière de commander qui toujours humilie. Regardons-y de près. Humilier ce n'est pas seulement injurier et quelquefois cruellement se moquer, quoique cette vile coutume efface promptement toute affection et tout respect. L'humiliation est encore bien plus dans la menace même, qui revient à traiter en lâche celui qui évidemment porte toute la guerre par son courage. Ce genre d'injustice, qui n'est jamais oublié, vient d'un pouvoir inhumain que l'on reconnaît au chef, et dont le chef s'enivre. J'ai souvent pensé que le pouvoir corrompt l'homme. Je l'ai vu alors mille fois et j'en rougissais pour les chefs. Je comprends d'où vient cette tradition. L'armée du Grand Frédéric était une armée d'esclaves achetés par les recruteurs. Les chefs étaient d'autre espèce. J'imagine à peine les sentiments qui naissaient d'un tel régime ; mais n'y eut-il pas des rivalités de gloire et un esprit de corps entre les gladiateurs du cirque ? Le chef en revient presque toujours là. Pourtant j'ai connu deux chefs fort polis et qui obtenaient tout ; chose remarquable ils venaient de la marine, et en avaient gardé le noir costume. Et il est clair que sur un navire en mer il faut de la persuasion, et sans doute une vraie amitié. Mais il est évident aussi qu'un équipage ne peut s'enfuir.

Passé encore pour le très raisonnable métier des artilleurs, qui ressemble au métier de sauveteur. Toutefois l'infanterie, la pointe de la guerre, peut-on la pousser à découvert et en troupe désespérée, si l'on n'a d'abord éteint toute idée de résistance et même de délibération ? Je veux bien dire non. Mais aussi la guerre offensive me paraît toute barbare et contre nos mœurs. Pour la défensive, qui est toujours marquée de nécessité, vous n'aurez pas à forcer ni à menacer. Seulement je crois qu'il faudrait

changer radicalement les méthodes d'instruire et de punir. Or le pouvoir absolu est aimé d'un bon nombre d'hommes, et corrompt plus ou moins tous ceux qui l'exercent; d'où je crois que la doctrine de l'offensive est au fond une doctrine de l'autorité, et que l'offensive est premièrement la preuve d'un pouvoir inhumain dont le corps militaire a la garde, et dont il s'honore jusqu'à la folie. Ce que serait l'autre guerre, la raisonnable, je ne le vois pas bien au détail, car il faut compter, surtout dans la préparation, avec la paresse et la frivolité de l'homme. Je ne tiens peut-être pas beaucoup à savoir ce que serait cette guerre raisonnable; c'est que je crois qu'elle ne serait pas. Oui l'esprit offensif étant chassé alors de partout, et de toutes les négociations, et de tous les discours, je crois que la paix serait; car en dépit de déclamations faciles, je crois qu'il faut être deux pour se battre. Les peuples ne sont pas comme les individus, où il se trouve des violents, des ivrognes, des fous. Les peuples sont régis par les lois de l'humanité moyenne; et le peuple qui ne menace nullement n'est jamais attaqué. Mais je m'égare ici dans la politique. Le problème où je suis engagé depuis vingt ans est purement technique. Qu'est-ce qu'une armée de défense, ou seulement territoriale? Voilà la question.

ARMÉE

Toutes les fois que j'ai voulu avancer dans ce grand sujet, j'ai repassé d'abord ce que je sais de l'homme. Et, sans même penser aux combattants tels que je les ai vus, il suffit que je considère les sauveteurs, leur promptitude à courir au centre même du danger, leur clairvoyance instantanée, leur prudence à toute vitesse, leur position au bord extrême, leur ferme résolution de ne pas se perdre, sans aucune peur, la discipline enfin qui s'établit parmi eux; le plus habile commande, et ils se sentent égaux. Je renvoie à ce qu'on peut lire sur les sauvetages en mer ou au fond de la mine. Certes il y a des morts parmi les sauveteurs; on les honore; on les donne en exemple. Je ne vois pas ici de faute, ni dans les actions, ni dans les discours. Celui qui approuve et qui célèbre sans avoir payé de sa personne est modeste comme il convient. A chaque fois que les sauveteurs reviennent, l'égalité s'établit. La parfaite République existe un petit moment. Que nous sommes loin de l'ordre militaire, où l'on voit que la vie d'un homme ne compte guère, et que le chef tranquillement s'abrite, et se protège même de froid et de boue, afin de garder sa volonté inflexible; où l'on voit que l'honneur ne joue point, puisque la menace ne se dissimule

jamais; on dirait même que la menace se plaît à déshonorer l'héroïsme. « C'est ainsi, dit le chef, qu'il faut les mener. La menace d'abord, l'honneur ensuite. » Et c'est miracle que l'honneur survive; mais ici l'homme est beau; il achète le droit de mépriser; il paie de sa peau, lui qui n'a rien d'autre. J'ai vu cent fois cette comédie; et sans compter qu'on se sait gré d'oser et de surmonter. J'ai bien compris pourquoï le militaire gagne toujours; mais aussi j'ai dirigé là-dessus la plus véhémement attention. J'ai gagné alors sur mes idées de physicien. Il y a des moments où l'image de l'homme s'est trouvée tout à fait au point.

Le problème des mutineries se pose à chaque instant. On surprend le geste de l'homme fort et bien armé, qui n'a qu'à marcher contre le chef. Mais dans les moments tragiques où la vie des hommes est prodiguée, le chef visible n'est qu'un compagnon de misère, qu'on secourra au péril de soi. Alors? Quelques vengeances isolées, que l'homme de troupe comprend et absout. Cela se perd dans la masse. L'ennemi, j'entends l'homme d'Etat-Major, est hors de portée. Quelles injures quand les combattants reviennent! Mais nul chef ne veut les entendre; il sait être absent. Le pouvoir s'exerce par des subalternes, dont les plus humbles sont des camarades, vêtus de la même boue que les hommes. Je n'ai pas vu les mutineries; je ne sais pas bien comment elles ont commencé; encore moins comment elles ont fini. Mais je savais qu'elles viendraient, et qu'elles viseraient des hommes qu'elles ne pouvaient atteindre. Il faut considérer le navire, si l'on veut comprendre un peu ce cruel sujet. Et je dirai même qu'il faut attendre que les vertus des exécutants périssent dans ce genre d'action. L'homme s'affaisse au niveau du mauvais soldat; il n'en est pas fier; et cela explique beaucoup de choses.

Toutes ces notions en clair, mon problème reste impénétrable. Comment voulez-vous que les chefs, si humains qu'on les suppose, ne reviennent pas à un système simple et qui triomphe toujours? Il faudrait des chefs par roulement et je ne dis pas non. Car j'ai connu vingt canoniers au moins par batterie évidemment capables de commander. Mais ce qui me paraît le plus difficile à extirper, c'est le préjugé que mourir est beau. C'est une idée folle. Toutefois je vois bien sur quoi elle est appuyée. Quand on lutte contre la mer ou contre le feu, on n'a point l'idée de faire peur à la mer ou au feu. Au contraire quand on lutte contre l'homme, il faut lui faire peur, en lui ôtant l'espoir de faire peur. Le pur sacrifice de soi, même pour rien, est donc de première valeur et puissance. Mais on devrait se dire que le pouvoir d'oser est le même des deux côtés. Cette idée, qui n'a jamais fait doute pour les combattants réels, est en effet un des commencements de la sagesse.

J'attaque donc le chef en son centre, en son centre chéri. Je veux montrer le ridicule de faire massacrer les meilleurs hommes jusqu'à ce que l'ennemi soit las de tuer. L'odieux aussi de cette justice à rebours, qui, sans erreur jamais, condamne les meilleurs. De toute façon c'est exténuier sa propre force. Et de plus cela n'est pas permis. Non cela n'est pas permis. Jamais on n'admettra que l'on pousse les sauveteurs avec l'idée que les cadavres feront digue, ou éteindront le feu. Jamais l'opinion en aucun pays ne permettra que, pour prendre un assassin, on fasse tuer d'abord les policiers les plus braves, ce qui en effet userait les munitions de l'ennemi. Mais cela serait horrible à tous les témoins, et promptement puni. Je ne vois qu'une explication, c'est qu'à la guerre ce qui est promptement puni c'est le geste même de discuter. Je sais qu'il est irri-

tant de penser à ces choses, et que la fureur impuissante, comme dit Stendhal, est une des passions que l'homme n'aime point cultiver en lui-même. Aussi je demande qu'on pense à ces choses sans colère, en s'efforçant seulement de démonter pièce à pièce le dangereux mécanisme dans lequel nous sommes pris. Et j'ai regret de dire que de l'officier tel que je l'ai vu, il ne doit rien rester, ni le costume, ni le ton. Pousser l'étude plus loin, c'est difficile; aussi les révolutionnaires laissent cela, comme s'il allait de soi que l'armée nouvelle n'aura rien de l'ancienne. Hélas! avec Jaurès, l'armée nouvelle était pire que l'ancienne. Ce travail est tout à reprendre; et n'attendons pas que tous les combattants soient morts.

Je ne sais si ce qu'on m'a conté de l'armée rouge est vrai. Ils portent dans leurs défilés des banderoles où il est écrit que l'armée n'est que pour la défense, et qu'elle n'attaquera jamais. Il n'est pas de petite importance que les hommes aient ainsi sous les yeux la limite du pouvoir et celle de l'obéissance. Je souhaite que nos armées soient territoriales dans tout le sens du mot, et qu'il soit affiché partout que, passés les poteaux de la frontière, les hommes sont déliés d'obéissance. Cette idée fera bondir tous les officiers sans exception. Qu'on s'y prenne comme on voudra, diront-ils, mais qu'on ne donne jamais aux hommes la notion d'un droit quelconque qu'ils auraient. Où le droit de vivre est abrogé solennellement peut-il subsister quelque droit? La difficulté vient de ce que les officiers sont seuls compétents, et qu'ils sont de très mauvais témoins. Il est vrai que la terreur est le seul moyen contre la mauvaise volonté; mais il est vrai aussi que cette manière de commandement légitime toute mauvaise volonté et toute ruse. Je prévois qu'en une armée libre le commandement ne sera point tant recherché, et certainement ne

sera point recherché par le même genre d'hommes. En notre civilisation de sage apparence, nous donnons d'emblée une incroyable prime à la méchanceté. Qui est impatient de flatter ses chefs et d'humilier ses serviteurs, il peut choisir un pouvoir absolu, dont il est défendu de rire sous peine de mort. Et par ce seul choix il sera honoré de tous, et fera trembler le pouvoir civil, dont publiquement il se moquera. Et quel prix paie-t-il? Un risque qui équivaut d'abord au don de la vie, pour ceux dont les vingt ans débouchent dans la guerre; mais un risque qui diminue avec l'âge. Ce choix n'est pas loin de mettre à part les pires ambitieux; mais surtout il élève un certain modèle d'homme que les littérateurs célèbrent, et que nul ne peut s'empêcher d'imiter. Pour moi je n'ai pas cessé dans mes rêveries, et à tout âge, de me voir officier, de parler et d'agir en officier, de lire avidement les récits de guerre, enfin d'adorer Alexandre et César. Mais j'ai tant vu que le pouvoir est plein d'insatiation et d'ignorance par sa nature même, que je me prive du plaisir d'admirer comme du plaisir de manger trop. Et parce que je remarque les mêmes sentiments en tous les hommes, ou bien peu s'en faut, je me dis qu'il faudrait changer tout à la fois, comme les Russes ont fait. Et s'ils l'ont fait réellement, s'ils l'ont fait pour l'armée, je n'ai aucun moyen de le savoir. De ces autres rêveries je reviens à une idée raisonnable, c'est qu'on ne peut espérer que de petits changements, mais qui suffiront. Lénine a dit, et je l'ai déjà rappelé une fois, que les principes sont les axes auxquels se rapportent les courbes réelles de nos actions. Il faut donc sauver les principes, qui sont ici liberté, égalité, fraternité, et y penser toujours; et non point déformer ou affaiblir des principes mauvais. Je vois ici une sorte de chemin. Mais je n'y puis entrer.

J'anticipe. En ce temps-là, qui est mon temps d'artilleur, je faisais quelquefois d'amères expériences; je trouvais que les chefs avaient raison, et je ne pouvais souffrir qu'ils eussent raison. Je me heurtais à tout. On comprend le thème de Mars, sur lequel je m'exerçais tous les jours. J'ai repris et remanié ce livre bien des fois. Il est mal fait. Il arrive du moins à rendre compte des vrais mobiles de l'homme de troupe, et à expliquer comment la révolte se tourne finalement contre l'ennemi. Les chefs devraient savoir qu'ils ne sont pas aimés, et savoir aussi qu'ils ne sont pas craints. Ce serait la fin d'un monstrueux orgueil, et la fin aussi d'un régime que nous voyons, où c'est la violence militaire des pensées qui règle tout. J'ose dire que, sur la littérature, la philosophie, les mathématiques mêmes, l'esprit de commandement pèse encore beaucoup trop. Nous sommes instruits par des capitaines d'habillement. N'ai-je pas été l'un d'eux?

BEAUX-ARTS

Je ne sais si ces pensées, alors sans issue, ne m'ont pas fatigué en me ramenant à mes propres misères. Il arriva qu'un hasard fut cause que je fus jeté dans d'autres chemins. C'était au printemps de l'année 1916; j'étais revenu de Champagne à Flirey, point irritable du front. Un fantassin, qui était peut-être licencié d'allemand, nous aidait à traduire le communiqué pris chaque jour par le sans-filiste. Il en vint à me demander une formule analogue au fameux « Je pense donc je suis », et qui serait la devise d'un Locke. Je répondis par des calembours. Mais il s'obstina à dire qu'un vrai manuel, lisible à tous, serait bien utile, que j'avais tout le temps de l'écrire, etc... Cet homme disparut je ne sais comment; nos traductions furent bien ridicules. Mais je pensai au Manuel et je vis, en essayant, que la rédaction marchait tout droit. Il me vint à propos un séjour de trois mois dans un hôpital où je fus heureux, et où j'écrivais aisément un chapitre par jour, chapitre aussitôt confié à la poste. Je ne saurais pas reconnaître les chapitres d'hôpital; je ne leur trouve point d'odeur particulière. Mais je sais que l'Eloge de Descartes, qui est un des Quatre-Vingt Un Chapitres, fut composé dans un fourgon qui me remontait en ligne, et exactement dans les feux de la guerre. Ce chapitre m'a délivré à jamais d'une manière froide de juger les Grands.

Ce manuel, qui est encore trop manuel, fut bientôt achevé, et mis à l'impression dès que cela fut possible, sans être soumis à la censure, car c'est ce que je n'aurais pu souffrir. Il parut pendant la guerre, et me rapporta quelque argent. J'étais auteur.

Ce travail facile me donna l'envie d'écrire. J'essayai d'esquisser des scènes de comédie, et j'échouai complètement. Je commençai dans le même temps un roman satirique qui avait pour titre Le Roi Pot et que je n'ai jamais achevé. Cela me fait penser à d'autres manuscrits que j'ai laissés derrière moi. Le plus ancien forme un petit volume de Lettres sur la Philosophie Première. Et j'aurais dû y penser plus tôt, car je me vois le relisant et le corrigeant deux jours avant de partir pour la guerre. C'était assez tragique. Mais il y eut bien d'autres tragédies, et tant d'autres idées, que je n'ai jamais relu ce manuscrit. Il y en eut d'autres depuis, et qui dorment dans leurs ficelles. Je n'aime pas corriger; j'aime mieux commencer autre chose. Mais je reviens à l'heureux hôpital de Tantonville, où l'on ne restait guère, et d'où je dus partir, après une entorse avec fracture du pied, qui faisait envie aux fantassins. Je retournais à Verdun, après huit jours de permission; ces voyages sont sinistres; on a tout loisir alors d'imaginer et de craindre. Le désespoir fut mon compagnon. A pied d'œuvre, le métier me sauva, et je rêvai de nouveau à des chapitres. Quelqu'un qui avait juré de tirer de moi tout ce que je pouvais écrire, et qui y a réussi pleinement, me demandait depuis longtemps déjà d'écrire sur les Beaux-Arts. Je n'y avais jamais pensé avec suite. Il se trouva des hasards favorables. Mon capitaine, un militaire de métier, était un peintre amateur; il s'ennuyait; il commença mon portrait; ce fut une occasion de parler de peinture, et il en parlait bien. Il me montra quelques

reproductions de Cézanne; je me fis envoyer les cartes postales que tout le monde connaît (Vinci, Raphaël, Michel-Ange) et nous fûmes critiques d'art. Je m'aperçus que j'avançais bien plus vite que le capitaine, mais je me gardai bien de le lui dire, quoiqu'il fût devenu presque bon. Les principes parurent très vite; je fus impatient d'écrire, et, en dépit de difficultés supérieures, que je n'avais rencontrées encore en aucun sujet aussi effrayantes, je vins très vite à envoyer mes chapitres par la poste; et dans la suite je n'y changeai rien. Ainsi naquit le Système des Beaux-Arts, qui n'a point cessé de me plaire.

Mais il est bon que j'explique à quel degré d'ignorance j'en étais resté sur ce sujet-là. J'ai dit que j'aimais et connaissais la musique. J'ai dit que j'avais gâché pas mal de toiles et de couleurs, sans aucun talent à ce que je crois. Au reste j'ignorais complètement l'histoire des arts. Au Louvre j'étais resté ébahi de la Victoire; le reste avait passé sur moi comme la pluie. Un peu avant la guerre j'avais vu à Brera à Milan le Mariage de la Vierge, qui m'avait transpercé. Mais je dois dire que longtemps les musées m'endormirent à force d'ennui, et que j'avais en haine les monuments. Je les voyais malgré moi, et je crois encore que c'était la bonne manière. Je me souviens qu'en mes rares voyages en Suisse et en Italie, je ne faisais attention qu'aux montagnes, aux lacs, aux villages. Il en reste des traces dans mes cahiers d'exercice, où on ne trouverait pas, je crois, un mot d'esthétique. Sur les Œuvres littéraires je ne savais qu'écrire des analyses enthousiastes, comme je fis pour Tolstoï, Hugo, Rousseau, et un peu avant la guerre pour L'Otage de Claudel. L'Otage était parmi mes livres de soldat, en compagnie du Lys, de La Chartreuse, de Lucien Leuwen, des Confessions. Mais je ne formais jamais aucune idée

sur le style, ni aucune comparaison de littérature à peinture. Je me souviens que quelquefois, avant la guerre, les habiles essayèrent de se moquer de moi, qui ignorais complètement non pas tous les tableaux, mais le nom des auteurs; et dans la conversation cela se voyait. Mais je me moquais bien de l'opinion; j'avais assez de mes dieux et de mes diables. Et c'est ainsi que j'abordai tout nu le problème des Beaux-Arts. Situation favorable. Car j'ignorais les choses que l'on lit et que l'on dit. Et j'avais assez d'une œuvre pour chacun des arts, connaissance qu'on ne peut manquer d'avoir acquise en se promenant. Sur ce sujet je ferai quelques remarques, que je ne suis pas le seul à avoir faites. Mais ici je n'ai pas à me garder d'une certaine confusion. Tout au contraire je voudrais donner l'idée d'un livre encore dans le chaos, où l'on distingue à peine quelques formes, et où des poussières dansent dans un rayon. Cette sorte de description, laissée à la fantaisie, est tout ce que je puis ajouter à un livre où au contraire il n'y a ni confusion ni incertitude. Il existe deux traités sur les Beaux-Arts; l'un est la Critique du Jugement de Kant, que j'avais lue; l'autre est le recueil des cours de Hegel sur ce sujet, traduits par Bénard, et je ne l'avais pas encore lu. On peut savoir au premier examen que le Système ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ces livres illustres. Et quoique je les admire l'un et l'autre, et que je les aie lus bien des fois dans la plus vive admiration, je les considère encore comme des pièges dangereux entre lesquels j'ai passé, je ne sais par quel miracle.

C'était une mode chez les philosophes d'aborder l'art par le jeu. Cette idée me faisait horreur; et voilà qui fera comprendre pourquoi toute ma vie j'ai pris l'air de mépriser de très honnêtes gens, qui travaillaient en équipe, et se flattaient de faire avancer la philosophie

sans Dieu en y ajoutant chacun une sage préface et quelques faits d'animaux ou de sauvages. Pour moi, qui m'exerçai de bonne heure à penser par séries pleines, où les ressemblances m'instruisaient moins que les oppositions, je ne me permettais jamais de dire qu'une chose en était une autre. Et que l'art pût être dit un jeu, cela me paraissait en vérité scandaleux. Au premier regard j'apercevais au contraire que la suite des grandes œuvres était ornée de sérieux; et aussitôt après je remarquais que le propre des grandes œuvres est qu'elles restent, et qu'elles occupent désormais le terrain, au lieu que l'âme du jeu est d'effacer les résultats, et de n'inscrire jamais aucune victoire. Outre cela, la liaison évidente qui est dans tous les temps entre la religion et l'art fait bien entendre que les artistes firent toujours leur travail comme une prière; et je ne pouvais comprendre autrement cette application toute fanatique qui me semblait ressortir même d'un débris d'œuvre. A mes yeux l'artiste était premièrement un artisan, un homme qui savait un métier, et qui aimait son métier. Au reste le plus puissant des arts, l'architecture, devait m'instruire assez là-dessus. Car celui qui n'est pas ici artisan n'a rien à proposer, puisque l'art de construire, les nécessités de la pesanteur, la nature des matériaux ne cessent jamais de régler, et de très près, les formes et même l'ornement. Mais j'effaçais l'ornement; je l'ajournais dans mes pensées. Je me disais qu'un mur est plus beau sans ornement, qu'un aqueduc n'a pas besoin d'ornement, qu'un beau vase est beau sans ornement. Et même cet exemple me faisait comprendre la parenté de l'architecture avec l'art du potier; car certainement un beau vase exprime une condition d'équilibre et de solidité, comme une voûte. Et au surplus, pour balayer tout à fait la sotte idée de l'art comme jeu, je me disais qu'il n'y a

rien de beau dans les jeux des enfants que les enfants mêmes; et qu'ils n'ont point souci des objets qu'ils inventent, comme jardins ou poupées, mais qu'il leur suffit d'y appuyer leur action. Un bâton est un sabre; un bonnet de papier est un chapeau de général, deux chaises font une voiture; et tout est suffisant pour ces actions emportées. Quel contraste avec un pommeau d'épée, que l'artiste s'applique à finir, et qu'il veut éternel! Je savais bien, je voyais bien qu'il y avait en certains jeux un souci de composition et d'harmonie, dans les chants, dans les courts drames où l'on voit chœurs et chefs de chœur, et une gravité admirable, par exemple dans le jeu de La Tour prends garde. Mais cela me semblait plutôt religion que jeu. La ronde était aussitôt emportée et laide; tous les jeux finissaient en brutalité. Jamais je n'appelai danse l'art de sauter pour montrer ses forces ou pour les user. Je n'ai jamais pu souffrir cette partie des danses Russes qui va à la frénésie. La danse muette et sérieuse des Bretons me touchait au contraire, et m'avait illuminé une ou deux fois par la beauté qu'elle communiquait à tous les visages. Mais enfin toutes ces remarques n'étaient que polémiques. Et je jugeais honteux de polémiquer; honteux, et propre à égarer le jugement.

On ne se fait pas l'idée de l'irritation qui me venait toutes les fois que je pensais à ces équipes de travailleurs intellectuels, qui croyaient tenir ce qu'ils appelaient une idée générale, et qui l'appliquaient ingénieusement, prenant ces arrangements pour des pensées. Je me sentais réformateur et levant le fouet. Bien ridicule alors; car s'il m'échappait un mouvement de colère à quelque déjeuner de professeurs, ces honnêtes gens me regardaient avec reproche, et je rougissais par souvenir. Mais il fallait céder à l'emportement; je ne pouvais me tenir. Renan, Sainte-

Beuve et Taine, cette trinité basse, me semblaient revivre; et je fonçais sur cette belle façade comme si ma vie eût été en jeu. Encore maintenant le même feu m'anime; et cela gêne un peu tous ces Messieurs de la Littérature, qui d'ailleurs me traitent fort bien. C'est ainsi que je ne pus jamais tenir dans les cercles, dans les Assemblées, ni dans les Congrès. C'est ainsi que je ne pus jamais conduire une sage discussion, à moins de dormir à demi par précaution. C'est ainsi que je ne fus jamais supporté que par les jeunes, et encore sous la condition qu'ils ne discuteraient point. Ils comprenaient cette condition, ils l'imposaient promptement aux nouveaux venus. Cela étant convenu, j'étais alors un sage, et je savais me faire objection à moi-même. Comprend-on que seul dans la multitude des hommes en guerre, et comme dans un monastère de pensée, je me sentais à l'aise, sévère et impartial en ma propre cause, et assuré par cela même d'atteindre le style, si seulement j'avais patience.

Je me suis détourné un peu. L'apparence d'idée qui me mettait en bataille est un exemple entre mille de mes guerres privées, qui furent presque toutes secrètes. D'après ce qui se montrait, on a conclu que j'étais fort content de moi-même. Voilà pourquoi on incline à écrire pour des gens qu'on ne connaît pas, ce qui est devenir auteur. L'isolement de la guerre me fut une préparation à ce passage. Je me formai à me taire, et à écrire au lecteur inconnu.

Il ne manque pas d'hommes, et fort cultivés, qui considèrent les créations de l'art comme des œuvres de l'imagination. Et cela est vrai d'une certaine manière. Mais, comme j'avais poussé assez loin la critique de l'imagination, comme j'avais sondé le creux des images, comme je les avais poursuivies jusqu'à les faire rentrer dans le corps humain, qui est leur lieu, je n'étais plus dupe de

cette fiction des fictions, d'après laquelle l'artiste compose d'abord des êtres sans corps, selon des perfections qu'il imagine, et ensuite en exécute le portrait, soit par le marbre, soit par le dessin, soit par la parole ou l'écrit, de façon à les communiquer aux autres. Cette doctrine facile, et évidente à tous, n'avait plus de base, puisque j'étais bien assuré que les prétendues créations de l'imagination étaient plutôt crues que vues, comme le voleur derrière la porte. Toutefois cette doctrine de l'imagination n'était encore, quant aux Beaux-Arts, que négative. L'artiste n'avait plus de modèle intérieur, cela je le voyais bien. Mais où son modèle? Il fallait jeter au panier toute cette imagerie. Le modèle n'est ni au dedans ni dans la nature extérieure; il est dans l'œuvre même. Par quel détour ai-je pu passer de l'imagination créatrice niée à l'idée du métier créateur? J'ai vu passage par la musique chantée, qui est à la fois imaginaire et réelle, et que l'oreille entend en même temps que la gorge l'invente. Je trouvai un autre passage dans la danse; car il n'y a point de danse imaginée qui ne soit dansée. Ici l'image était toute dans le corps humain, et le corps humain lui-même dansant était vu et imité par un autre; non pas vu par le danseur, mais du moins intimement senti; d'où paraissait la condition de la danse, qui est société. Mais que dire de l'architecture et de la peinture? La série des arts tombait ici dans le vide; car le corps de l'architecte n'est pas l'objet de l'architecture; ni le corps du peintre de la peinture. Il fallait donc reprendre la série des objets de l'art en commençant par le monument, et cela n'allait point, car l'homme danse et chante premièrement. J'essaie de dire en quels embarras je me trouvais; et toute l'affaire était de découvrir un ordre satisfaisant. Cependant je portais le souvenir de quelques expériences fortes, et qui

d'abord m'emmenaient à mille lieues du chant et de la danse.

J'avais remarqué que les semblants, comme sont les décors au théâtre, n'équivalaient nullement aux monuments réels. Et même, quand je voyais des trous ou déchirures dans le décor, je les comparais à l'usure admirable des objets solides, qui toujours achève la beauté. Même j'avais quelquefois comparé les objets ciselés dans le plein métal, avec les objets moulés ou même soufflés, comme sont les minces imitations, souvent bourrées de plâtre; et je remarquais que ces dernières s'usent de façon étrange, le relief étant déformé par le moindre choc. Quant aux œuvres moulées je constatais seulement que les marques du moule et les bulles faisaient laideur. J'étais ici très assuré. Mais où aller? Fallait-il dire que la masse dure, le travail de force, la patine du temps, et même un genre de ruine étaient des conditions de la beauté? Certaines œuvres en témoignent, mais non pas la peinture, qui n'est qu'apparence. Encore moins la poésie; car où se trouve la masse?

Au sujet de la peinture j'avais comme j'ai dit une certaine expérience du métier, mais une mauvaise expérience. Tout le long de la guerre je m'amusais dès que c'était possible à dessiner toutes sortes de personnages, et tout cela était assez ressemblant, je le voyais bien, mais laid, je le voyais aussi. Toutefois je fis une différence entre les figures simplement tracées et celles qu'il fallait graver en creux; ces dernières valaient un peu mieux. Enfin, par rencontre, je me trouvai instruit comme j'imagine que les vrais artistes le furent toute leur vie. J'avais tourné ma manie dessinante sur une boîte d'horloge à moitié vernie; je l'attaquai avec des crayons de couleur eux-mêmes très mauvais. Et sur la surface rebelle le crayon ne mordait

pas une fois sur cinq; mais le soldat est patient. Je dessinai Adam et Eve de chaque côté d'un tronc noueux, où d'ailleurs, par le travail même, la forme d'un serpent parut. Adam et Eve, d'après la difficulté d'appliquer la couleur, furent aussi des sortes de troncs d'arbres couleur de chair; mais le tout dévoré et repris par le sombre de la caisse d'horloge. Je m'obstinaï. Un jour le capitaine aperçut cette chose et dit : « C'est beau! » Il fit aussitôt le projet de scier cette planche et de la sauver. Projet que la guerre ensevelit comme tant d'autres projets. Quand je veux me souvenir de ce tableau presque informe, j'y vois une ressemblance avec des primitifs que d'ailleurs je n'aime point; et cela m'explique l'exclamation du capitaine, qui, comme tous les artistes, et par une précaution qui est noble, préférerait le laid au joli. Je crus comprendre qu'un commencement de puissance pouvait résulter de la lenteur et de la difficulté du travail, et qu'une forme pouvait être affirmée par une suite d'essais manqués et revenant toujours. Et qu'enfin l'on avait le temps, en un travail qui marquait si peu, de regarder ce qui était fait, et de tirer parti des accidents mêmes. Cette réflexion, aussi rocaïlleuse que l'action, me fit enfin apercevoir une idée trop simple et facile à manquer, c'est que le peintre ne voit l'effet d'une touche qu'après qu'elle est posée. Cela me ramenait aux cannes sculptées, dont chacun a l'expérience, et où l'on va d'après la forme naturelle et d'après les entailles, sculptant un canard parce que l'ébauche ressemble à un canard. De là je pensais aux formes des rochers, qui si aisément représentent un moine, un cheval, un aigle. Il me semblait que l'idée d'achever ces formes était naturelle; et cette idée même ne cessait de courir à côté du peintre et du sculpteur; car toute ébauche exige qu'on la continue. Ainsi le hasard ne cessait d'être

dans le projet; et cette combinaison de la chose et de l'artisan me remplaçait avantageusement la fantaisie d'imagination, tant vantée. Chacun sait que les nuages ne cessent d'inventer des formes, si l'on peut dire; seulement les nuages ne tiennent pas, et nous ne les changeons pas. Un visage sculpté est une sorte de nuage, d'abord et ensuite, et toujours. On voit comment j'étais ramené par ce chemin à la matière même.

Toutes ces idées me semblaient converger vers un point que je n'apercevais pas. Cela me suffisait. Dès que j'eus trouvé un rangement convenable des différents arts, et une division des chapitres, j'entrepris d'écrire sans bien savoir où j'allais, assuré que dans ce sujet solide entre tous, et divisé lui-même par des oppositions aussi marquées que Comédie, Tragédie, Sculpture, Peinture, Poésie, Prose, chaque développement exigerait le suivant, et presque chaque phrase exigerait la suivante; et c'est ce qui m'arriva tout au long, presque sans accrochage. C'est au cours de la guerre que j'appris à dormir à toute heure et en tout lieu, et à dormir à demi, les yeux à demi ouverts, refusant le monde et refusant les idées. La méthode très rusée que je formai alors était de penser sans suite tout en me tenant dans un même cercle de mots. Cet état est imité de l'insomnie par le retour des mêmes refrains; mais il est le contraire de l'insomnie par l'indifférence, qui empêche que les raisonnements se nouent. J'étais donc bien loin de composer mes phrases comme Rousseau dit qu'il faisait. Bien au contraire j'ajournais ce travail, de la même manière que j'ajournais de percevoir les choses familières, comme un rayon de soleil ou l'éclat du feu. Ce monde encore dans le chaos me pénétrait de bonheur. Je n'étais pas pressé de le construire et de me séparer de lui. En même temps j'éprouvais la présence intime du

sujet que je me donnais; les deux ne faisaient qu'un. Je suis assuré maintenant que cet état de repos, qui quelquefois ne dure qu'une seconde, est un des moments de ce qu'on nomme le travail. Au lieu, qu'avant la guerre, je m'en souviens très bien, je m'accrochais souvent à quelque problème, et j'y pensais péniblement sans jamais avancer. C'est la même erreur que de fixer une chose que l'on veut bien voir; et cette erreur vient d'un désir de s'instruire dont il faut se défier. Rousseau a bien su qu'il faut lire les bons auteurs sans jamais leur faire objection. J'ai trouvé plus; j'ai trouvé qu'il ne faut pas tant s'efforcer de les comprendre, que d'être bien familier avec ce qu'ils disent; et cette méthode de lire permet aussi le repos du jugement, qui s'exerce alors par éclairs, pour se retirer aussitôt dans une sorte de sommeil. Cet art des préparations est fort peu connu; j'en dis ici ce que j'en sais. Toujours est-il que j'arrivais à prendre la plume, bien éveillé alors, et à écrire mon titre dans un vide d'idées sans aucune inquiétude. Car je savais que le plus simple commencement allait faire comme un creux très bien dessiné, que je remplissais alors avec la sécurité de l'artisan. C'est ainsi qu'une pierre ajoutée à un mur exige la suivante et déjà la dessine. Dans la suite, comme j'expliquerai, je vins à réfléchir de plus près sur le langage même, d'après cette méthode d'écrire qui est sans ratures. Au point où j'en étais alors, j'étais si loin de comprendre ce qui m'arrivait que la poésie fut de tous les arts, comme un critique le remarqua, celui que j'éclairai le moins. Un autre me dit que la musique n'y était pas traitée assez selon le métier. Or la musique et l'art d'écrire étaient les deux arts que je connaissais le mieux. Sans doute je ne m'y trouvais pas stupide et ignorant d'abord, comme devant les autres; et ainsi je ne sus pas les déchausser jus-

qu'aux racines. J'anticipe, puisque le Système ne parut qu'après la paix. Il fut écrit et terminé, ou à bien peu près, dans la boue militaire, et, comme disent les parlementaires, il repoussa toute addition. Ce n'était pas que je n'en visse les imperfections. Mais quoi? L'expression était refermée sur elle-même; je n'y trouvais plus d'entrée; tel qu'il était, il fallait donner le livre à l'imprimeur. Jamais depuis je ne reçus un aussi fort avertissement de ne plus toucher, et même de ne plus juger. Ce livre fut tout le contraire de Mars, qui jamais ne s'est trouvé achevé.

Puisqu'aussi bien me voilà hors de la guerre, je puis terminer sur le Système et anticiper sur mon existence d'homme de lettres. Michel Arnauld, dès avant la guerre, m'avait entretenu d'un projet qu'il avait de publier un ample choix de Propos, pris dans la Dépêche de Rouen. Jusqu'alors il n'avait paru que quatre volumes destinés à des souscripteurs, et publiés par les soins du journal. Michel Arnauld pouvait tout à la N. R. F.; et ce pseudonyme était celui d'un collègue excellent, que je voyais presque tous les jours. Ce hasard m'épargna toute démarche chez les éditeurs. Mais il faut dire aussi que le maître de cette maison déjà puissante était un de mes lecteurs de Rouen. La guerre interrompit tout. Dès l'armistice Michel Arnauld se remit à son travail, et l'acheva très vite; je n'y ai fait que la table, et je ne donnai aucun conseil. Ce recueil en deux volumes, qui est très bien fait, me mit en rapport avec un public nouveau. Aussi tout naturellement je portai mon Système des Beaux-Arts au même éditeur, qui, de grâce parfaite, fit l'impression comme je voulais. Ce volume carré avait grand air sur papier de luxe, et les droits d'auteur seraient ceux que je fixerais moi-même, selon l'expression du charmant trésor-

rier-payeur. Très modestes, comme vous pensez; mais ils me furent le témoignage d'un succès suffisant.

Les idées de ce livre, qui étaient neuves à mes yeux, l'étaient certainement moins pour les lecteurs, en ce sens que tout ce que je rejetais, sans même y faire allusion, était ce dont on était las. La doctrine courut aussitôt, et court encore, sans que j'aie aucune raison de me prendre pour un réformateur des notions esthétiques. Je crois plutôt que chacun des intéressés faisait sa réforme pour soi-même, et que je m'accordais, sans l'avoir cherché, à ce mouvement neuf. La résonance de l'Eupalinos, qui parut à quelque temps de là, est de même source, car le poète n'écoutait assurément que sa propre inspiration; et le Système n'y est évidemment pour rien. Ce n'était pas la dernière fois que je devais me trouver en accord avec un public inconnu; public restreint, mais qui a du prestige. Et en cela je me trouvai moderne sans y avoir pensé. Si peu informé des conversations et des rumeurs, je m'y trouvais pourtant plongé, par un mouvement libre, par un mouvement d'homme à ce que je crois. Nous formions un corps d'affranchis; et nous faisons corps par notre indépendance même. Il faut que je juge de mes œuvres avec précaution. Ceux qui décideront là-dessus ne sont pas encore nés. Mais le destin de Paul Valéry, qui est pour moi au-dessus du doute, m'éclaire un peu une époque si profondément égalitaire. On a assez répété, comme pour se rassurer, que ce poète n'était lu ni compris nulle part, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu qu'il était lu et compris partout. Et bien mieux, par ses copeaux de prose qu'il daigne nous jeter, il est encore maître de pensée, et tellement au-dessus de ceux qui se battent pour ce premier rôle! La tour d'ivoire est tombée en morceaux pêle-mêle avec beaucoup d'autres lieux communs.

RETOUR

J'étais revenu de loin. Dès janvier 17 je fus rappelé à Dugny (Le Bourget) dans le corps des météorologistes de l'armée. Cet emploi était fait pour moi, qui tirais encore la jambe; et les militaires ne s'y trompèrent pas. J'appris ce métier très vite, mais enfin il fallut l'apprendre, et ne jamais se tromper, car le militaire attribue toujours l'erreur à la négligence. Je fus donc aux mains de pédants, quelques-uns assez brutaux; mais je fus bientôt en mesure de me moquer d'eux. Ils avaient à annoncer chaque jour le temps pour le lendemain; ils mouraient de peur, et finissaient par n'annoncer rien. Au fond ils savaient beaucoup, et dans leur privé ils ne se trompaient guère. J'aperçus alors les limites du pouvoir absolu; car Tibère affole l'astrologue, et c'est bien fait pour Tibère. C'est alors que, tout en guettant les orages, et en chiffrant des messages pour les Anglais, j'achevai d'écrire le Système des Beaux-Arts. C'était le temps des mutineries, et, par un mouvement continu de matériel et de convoyeurs, nous en savions quelque chose. Je remarquai qu'on ne se cachait guère autour de moi d'en espérer beaucoup; ce sentiment était commun aux hommes de troupe et aux sous-officiers; ce sentiment était le mien; je n'ai jamais pu le traduire en idées. On devine que mes

réflexions revinrent alors buter sur la politique. Et quoi pour finir? Je n'ai ni avancé ni reculé; je tiens ferme sur des positions difficiles à défendre. Les Parisiens de l'arrière, qui m'ont rencontré en ce temps-là, ont marqué de la peur, de l'horreur, et, j'espère, une sincère affliction de me trouver si loin de leurs viles pensées. Depuis il est arrivé que les combattants revenus m'ont fait une sorte de patrie. Les uns encore avec moi et moi avec eux, comme les doigts de la main, les autres disputant contre moi avec fureur, mais jamais fureur ne dépassa la mienne; et ceux-là je me sentais proche d'eux malgré tout. Dans ce tumulte intérieur et extérieur je repris le travail d'enseigner en octobre 1917. Je trouvai un petit noyau d'élèves, je retrouvai mes livres, j'entendis le claquement de la Bertha au-dessus des rues, et je pris des lunettes. Je me sentis alors extrêmement fatigué, et c'était naturel. Je dus apprendre à occuper le temps; je fis lire Platon en classe; je débitai le Système des Beaux-Arts, et enfin je développai beaucoup la partie de l'enseignement qui est la plus efficace, et qui demande plus d'obstination que de travail.

Beaucoup d'idées étaient tombées de moi comme des feuilles mortes; je ne me souciai point de les ramasser. Je m'avantai désormais par les grands auteurs seulement. Je ne m'étais jamais soucie beaucoup des contemporains; je les oubliai tout à fait par un mépris de soldat, et je me trouvai ainsi en position de soulever les jeunes générations à bout de bras. Je fus donc, parmi tant de mes semblables, un homme de la guerre, un homme sans loi. Les pouvoirs eurent l'art d'ignorer cette émeute continue; s'ils avaient voulu y faire face, ils étaient perdus. Mais quoi? C'était le temps (1919) où mon syndiqué conscient et organisé attaqua le pont Solferino à la tête d'une

colonne très décidée. Il prit le pont, et quand il l'eut pris il ne sut qu'en faire. J'occupais cependant d'autres ponts dans les nuages. La Sorbonne dormait et ne bougeait; elle est encore ainsi sous ses boucles blanches.

Il ne sert point de blâmer; il ne sert point non plus d'annoncer. J'ai à dire quelle histoire et quelle sociologie je me proposai, en opposition de leur sociologie et de leur histoire, et quelle philosophie à la place de leur philosophie. Mais je dois dire premièrement que je n'eus jamais à hésiter ni à délibérer. Devant une jeunesse toute confiante, il n'y a point de politique. Je devais leur parler à tous, garçons et filles, comme je me parlais à moi-même. Mais d'abord il fallut apaiser l'esprit de vengeance. Ce n'est qu'une ambition contre l'ambitieux; c'est toujours ivresse. J'apercevais bien comment les mêmes choses recommencent après toute subversion. C'est que les hommes ne comptent jamais leurs passions. En réalité je n'enseignai plus désormais que selon le mouvement qui dépasse émotion et passion en les conservant. Mais je ne voyais pas si loin, et je crois qu'en toute chose il faut se désier des fins et s'attacher aux moyens. L'auteur le plus fort à ce moment-là, et qui pouvait le mieux me sauver de fureur, ce fut certainement Comte. J'avais retrouvé les dix volumes à leur place, de longtemps fatigués et usés. Nul n'apaise mieux que Comte, d'abord parce qu'il tend devant toutes ses pensées le monde solide et indifférent; aussi parce qu'il a renoncé à tous les genres de pouvoir et de richesse, laissant le temporel à n'importe quel César, et jugeant que l'opinion suffit contre tous, si elle est libre et éclairée. Je repris donc ce thème puissant. On ne l'épuise point.

Mais enfin, par un secret progrès, qui est dans Comte, et qui passe naturellement en son lecteur, je venais de la

dynamique à la statique, et je lisais de plus près les quatre volumes de la Politique Positive. Et je prenais très au sérieux les effusions de Comte au souvenir de sa pure Clotilde. On lit bien Les Nuits de Musset. Mais je n'ai jamais jugé assez sévèrement l'esprit d'ironie qui veut blesser obliquement nos meilleures pensées. Je suis un homme, me disais-je.

Or je veux mettre ici au jour une puissante idée et pleine d'avenir. Comte a dressé, dans sa Statique Sociale, un autre Système des Beaux-Arts reposant tout sur le langage. Selon une invariable coutume, je me gardai de juger, je suivis. D'autant que, parmi les sujets imposés aux filles de Sévigné par les programmes d'examen, revenait souvent le langage, qui ramenait de creuses et banales considérations. Voici l'idée que je tirai toute vive de Comte. Le langage est un être sociologique; il est même le lien des sociétés véritables, qui ne tiennent que par les monuments du passé. Et le langage est comme un monument vivant. Il conserve et transmet l'héritage humain, en même temps qu'il reste immuablement le témoin de la structure humaine et des fonctions les plus urgentes, car le cri est un effet de spasme thoracique. On comprend que le langage ne change jamais qu'en se conservant. Et la poésie est doublement monumentale parce qu'elle conserve une forme déterminée et que la mémoire n'altère pas aisément, et aussi parce qu'elle revient toujours à régler le langage sur tous les rythmes du bonheur organique. La poésie fait donc une sorte de culte et de prière qui nous rappelle à nous-mêmes. Cette idée n'est déjà pas petite, et je résolus, comme Comte avait fait, de lire chaque jour quelque puissant poète. Mais le philosophe m'emportait plus près de l'avenir de mes pensées, en me faisant toucher l'avenir de mes phrases. Tout mon

métier en tremblait. Car il s'agissait premièrement, quoi que l'on eût dit, de savoir ce que l'on avait dit. Les mots arrivaient chargés de sens, soit par les liaisons où les grands auteurs les avaient engagés, soit par le commun usage, qui revient toujours au parler naturel, par la nécessité des contrats et des serments qui concentrent l'expression selon l'antique manière. Ici paraît la solennité propre à tout langage, et le sérieux qui contribue, avec les grands monuments rythmés, à préserver le langage des abréviations cursives. On devine les causes, on les suit à peine le long des temps, mais les effets éclatent. Comte a cité d'admirables exemples de mots qui, pris dans leur sens populaire, sont déjà des pensées. Ainsi le mot peuple, qui, qu'on le veuille ou non, désigne à la fois tous les citoyens, et ceux des citoyens qui travaillent de leurs mains. On peut bien refuser de penser que les citoyens aux mains oisives sont négligeables devant la masse, mais on ne peut refuser de le dire et de l'écrire. On ne peut refuser de dire et d'écrire que cœur est autant courage qu'amour, ni que foi est fidélité. Mauvaise foi exprime, et en dépit de l'écrivain, toute la liberté du diable. On n'en finirait point. J'ai trouvé un nombre prodigieux d'exemples, que j'ajoute à ceux de Comte; et à dire vrai j'ai fini par comprendre que ma langue maternelle était un trésor de pensées, soit par le vocabulaire, soit par les liaisons. Ce savoir s'accordait avec mon principal travail, qui était de redresser des phrases mal faites, et après cela des phrases sans résonance et sans accord véritable, ce qui vient toujours d'une métaphore cachée qui refuse l'idée. Par exemple, « une douceur mitigée de violence » ne peut aller. Ce sont des fautes de musique. Et je suis assuré qu'en suivant mon philosophe, j'ai poussé très avant l'enseignement de la rhétorique, qui, ainsi

prise, enferme toute la discipline des pensées. J'appris en somme à reconnaître les justes pensées d'après le beau langage. Et cette sorte de découverte, qu'il faut resaire de moment en moment, me conduisait à enseigner le bon style, chose réputée presque impossible. Tout cela ensemble me faisait entendre qu'il y a deux savoirs, l'un par preuve, et l'autre par une comparaison du langage à lui-même et je dirais presque aux conditions musculaires, thoraciques, et viscérales. J'étais donc encore une fois renvoyé aux poètes, et encore bien plus évidemment à l'Humanité elle-même; car les langues sont plus anciennes que les nations. Je voyais donc de l'espace devant moi; j'apprenais à faire le nid des pensées. Ce genre d'enseignement, si près de la pratique la plus humble, a quelque chose d'enivrant qui ressemble à l'écho, à la rime, au nombre. C'est alors que l'on entend chanter les proverbes. Et j'en suis arrivé pour ma part à entendre le chant de l'épopée dans le moindre récit paysan, et enfin partout le chant d'oiseau de l'homme.

C'est ainsi que je pris pour précepteur Homère lui-même. Lire une année l'Iliade et une autre année l'Odyssée, autant qu'on peut lire en classe, et remettre ainsi en honneur la lecture cursive, en contraste avec les explications, d'ailleurs fort utiles, qui s'arrêtent sur un vers ou deux, ces innovations cessèrent bientôt d'étonner, car je trouvais dans ces poèmes la juste mesure de l'homme et des dieux. Aux premiers temps, j'essayai aussi d'Horace, car j'y trouve de la grandeur et si je puis dire une très vulgaire grandeur; mais Horace ne peut guère être lu en courant. Je cherchai aussi des idées dans les tragiques grecs, mais sans grand succès. Je me jetais sur ce qui me semblait le meilleur, puisque je n'avais pas à enseigner la littérature. Et du reste les exercices de ce genre dévorent

le temps. Toujours assuré du langage, et jouant sur les gloires, pourquoi ai-je fait lire de la même manière Balzac, et non pas Stendhal, et non pas Hugo? Peut-être parce que je résistais plutôt à Balzac.

Comme je dois compte ici de mes entretiens avec moi-même, plutôt que de mes moyens d'enseignement, je veux dire quelque chose des romanciers modernes que je n'ai jamais cessé de relire. Je mettrai à part Hugo, qui m'a toujours enivré, mais sans m'instruire. Je dirais la même chose de Tolstoï. En compagnie de ces prophètes, on rêve, on enjambe le monde, on réchauffe la partie noble de soi-même, on s'imagine incorruptible et invincible. J'ai dit souvent que les plus belles témérités de l'homme étaient la suite des rêveries de l'enfance; je le crois encore; et je veux que chacun garde en soi comme un trésor cette partie d'enfance qui n'a pas voulu apprendre la ruse. C'est ainsi que Jean-Christophe et Liluli me ravissent toujours sans me changer; j'y nourris mes vertus imaginaires. Quant à Proust, que j'ai lu et relu avec une attention passionnée, je n'en ai rien cru; ce n'est qu'un parfait amusement. De Stendhal j'ai plus à dire; il y a du bonheur dans l'éloge que j'ai publié de cet auteur, mais aussi une sorte de confession de sentiment et d'humeur qui sent un peu trop l'indomptable moi. Au reste je l'ai dit, que les Stendhaliens sont insupportables. Et telle est la raison pour quoi je n'aurais pas lu volontiers Stendhal en compagnie des garçons et filles. En revanche, et de cette haute position d'isolement, quelle vue sur les importances et sur les pouvoirs! C'est là que j'ai pris, repris et secoué de toutes les manières une idée qui m'a à jamais guéri de l'envie, c'est que ceux qui se jettent du côté de la puissance descendent bien bas, ou pour mieux dire tombent tout droit jusqu'à un excès de ridicule; et la

colère qu'en ont les puissants les pousse à une extravagante méchanceté. Qui n'a point sa chartreuse où se recueillir loin des flatteurs et des flattés connaîtra l'enfer sans dieu ni diable. Toutefois il y a de l'utopie dans ce jugement dernier, comme dans celui de Platon.

Balzac est plus réel; car sans méconnaître les belles amours et les grandeurs d'âme, il les enchâsse dans une bordure de monstres et de coquins, que l'on ne pense seulement pas à mépriser. C'est que la couture est forte d'eux à nous. C'est qu'il n'y a point de damnés; car mauvais comme bons sont des pièces du monde; et il n'y a point de jeu pour la vertu sans que tournent en même temps les terribles garnitures. Tous sont établis sur leurs gonds, comme des portes; l'action guette passage. Pour bien dire, ce n'est qu'en Balzac que j'ai appris la sociologie; car les liens de la terre à l'homme, de la maison à l'homme, du métier à l'homme, des échanges à l'homme, font le tissu de toute vie, et l'on n'a point le choix. Il me plaît de comparer la politique de Balzac à celle d'Aristote. Dans le moment que l'on va choisir, on découvre que le choix est déjà fait. Car le monde n'attend pas que nous entrions en scène; nous y sommes, et déportés d'instant en instant; ce que nous allions pardonner, nous découvrons que c'est oublié. Ces idées en Balzac ne sont jamais de réflexion; elles sont la rumeur naturelle des personnages; elles n'ont rien de neuf ni de rare; seulement l'on s'y heurte. Dans le fait, si l'homme ne veut pas arriver démuni devant l'expérience, il faut qu'il vive d'abord dans les fictions du théâtre et du roman. Le romanesque est destiné à se briser contre le réel que d'abord il éclaire; le romanesque de Balzac est celui qui tient le plus longtemps. Il m'éclaire encore. Il m'éclairerait si j'étais pré-jet ou magistrat; au lieu que Stendhal détourne du métier

d'homme. On comprend en quel sens j'ai dit souvent que je trouvais plus d'idées dans les romans que dans les livres de philosophie. Toutefois les uns et les autres sont signés de l'homme; et ceux que nous apporte l'acclamation de la gloire sont aussi les plus sûrs conseillers.

Si j'avais à recommencer, je prendrais aussi des idées dans Corneille, Racine et Molière. L'Humanité existe; il n'y a qu'à puiser. Et le langage encore une fois m'éclaire, car les Humanités signifient quelque chose que vous ne pouvez changer. Telle est en bref cette doctrine de Comte, toujours et partout assurée de succès et d'approbation, toujours et partout oubliée, je ne sais pourquoi. Au reste pourquoi les sociologues, même ceux qui se réclament de Comte, s'empressent-ils de penser comme si Comte n'avait pas existé? Je ne sais par pourquoi. Un jour comme je disais en conversation, à un très important professeur, que cette année-là j'étudiais Comte, il me demanda: « Lequel? Car ils sont deux. » Il prétendait séparer la Politique et le Cours de Philosophie Positive, alors qu'une lecture même sommaire montre le lien et la suite. Pourquoi trouvait-il plaisir à une remarque injuste et qui ne mène à rien? J'ai cru quelquefois que la moindre nuance d'importance tue l'homme. Et alors comment faire? Faut-il enseigner aussi la simplicité? Faut-il faire oublier la robe doctorale? Assurément oui. Mais qui m'assure que ces importants ne meurent pas de timidité? Hélas! Je n'ai jamais su que leur faire peur. Et j'ai pourtant bonne opinion de l'homme, et d'autant plus à mesure que j'avance.

Parmi les auteurs réputés étrangers à la philosophie, et où je cherchais aussi la philosophie, je ne dois pas oublier Montaigne. Plus de trois fois nous lûmes les Essais de bout en bout, un élève ayant charge à son tour d'un cha-

pitre ou deux. Toutefois, parce qu'on trouve une multitude d'idées explicites dans Montaigne, nous aurions risqué de le prendre pour un philosophe, sans la précaution de tout lire. Cet auteur est long à connaître, et j'exerçais les garçons à trouver au doigt, comme je disais, et sans hésiter, soit l'accident de Montaigne, ou l'histoire de l'écuelle, ou Montaigne sur le pas de sa porte, déclarant la paix aux hommes. L'accident de Montaigne, chute de cheval suivie non seulement d'évanouissement, mais d'un oubli total des circonstances immédiatement précédentes, est une sorte d'étude clinique de première importance. On y remarque, ce qui se trouve aussi en d'autres exemples, qu'un choc qui a supprimé plusieurs moments de la perception, fait tomber aussi quelques pans de la perception qui a précédé, quoiqu'il semble que cette perception ait dû se faire. Faut-il croire qu'elle n'était pas entrée dans la mémoire, faute d'un temps suffisant de maturation? On apprendrait donc sa propre vie comme on apprend un livre. Je trouvais encore mieux à dire, c'est que notre perception est, au vrai, toujours rétrospective. Par exemple, si Montaigne avait évité le choc de son valet qui galopait sur lui, Montaigne eût revu la suite des événements, reconnu les lieux et les mouvements, et sa propre action elle-même; et seulement alors il se fût représenté la chose, comme ce beau mot le dit si bien. Car dans la surprise on agit sans voir ni percevoir, comme l'animal bondit. Vint après le choc l'anéantissement qui empêcha cette revue, et par là même empêcha cette perception de se faire une fois, et d'être ensuite retenue. Je rapporte cette interprétation parce qu'elle s'accorde à ce que j'ai fini par savoir sur la conscience, toujours rétrospective. Et c'est peut-être dans le commentaire de La Jeune Parque que j'ai le mieux expliqué cette idée assez obscure, d'après laquelle

conscience est toujours réflexion et lueur extrême. J'étais soutenu alors par le poète, qui, par son art, a retrouvé dans ce poème une suite naturelle de pensées, de problèmes, et d'affections, les pensées éclairant le tout. On devine que mon véritable commentaire aurait bien deux volumes. Mais encore une fois il s'agit d'un simple hommage des pensées à la mère de toutes les pensées; et toutefois ceux qui s'ennuieraient de la psychologie selon les manuels trouveront là quelques lumières.

L'histoire de l'écuelle (pour mon père quand il sera vieux) ou celle du fils qui traîne son père par les cheveux (Arrête, mon fils, car je n'ai traîné mon père que jusqu-là!) sont des types de ce que Montaigne appelle « histoires qui ne disent mot ». Ces histoires, qu'il prend telles qu'on les raconte, sans rien changer, sans rien discuter, font la leçon aux érudits. Car, inventées ou presque tout à fait inventées, elles n'en ont que mieux la marque humaine. Elles me ramenaient aux contes, dont on ne demande jamais s'ils sont vrais. Au reste, me disais-je, sous la critique se cache l'autorité. Au lieu que dans les mille citations de Montaigne il n'en est pas une qui prenne force de l'autorité d'un auteur. Elles brillent par elles-mêmes; par elles-mêmes elles éclairent. Et c'est là que j'ai remarqué que l'expression immuable et en quelque sorte monumentale est la vraie source des pensées. Nous ne citons plus, et nous errons. Et c'est tout ce que je puis dire des innombrables qui essaient d'imiter le tour de Montaigne et sa négligence. Lui navigue au plus près de ses citations, qui sont comme des îles heureuses. Il est tenu par l'homme, et n'est tenu que par l'homme. De là vient qu'il continue, et qu'il ajoute. Non pas à la manière des philosophes, qui pensent toujours bâtir sur des ruines. Ainsi je tenais sous mes yeux la culture même, c'est-à-

dire une formation et un développement de l'esprit d'après la beauté seulement, qui en effet ne trompe jamais. De là et comme un écho rebondissait une des plus belles proses. « Que sais-je ? » Il nous a laissé ce mot. Et en effet que sais-je de ce qui dépasse l'homme ? Mais, pour l'homme, je le sais, et je le perçois, et je le juge, et je le jouette par la honte. Voilà la pensée de Montaigne en peu de mots. Il n'y a point d'autre exemple de savoir plein, comme sont les Essais.

Montaigne ne raconte guère ses campagnes; et pourtant il connut les armes, et passa par l'épreuve de la peur et du courage. Je me plaisais à en retrouver les traces; et je comprenais qu'il n'était pas un homme à s'étonner de l'homme. Aussi n'attendait-il point d'autres que lui pour faire la paix. Je le voyais tranquille dans les dangers de chaque jour, et tenant sa porte ouverte. Cette fois-ci il ne s'est pas gardé non plus de nous, et nous le surprisons sublime. Il faut que je transcrive un peu de cette page, la plus belle du livre à mes yeux. « La défense attire l'entreprise, et la défiance l'offense. J'ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard et toute matière de gloire militaire qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse. Ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. Je leur rends la conquête de ma maison lâche et traîtresse. Elle n'est close à personne qui y heurte, etc. » Si vous cherchez cette page, ou les histoires que je disais, ou l'accident de Montaigne, vous chercherez quelque temps, et c'est le mieux. Car voilà un auteur dont les extraits ne servent à rien. On ne s'instruit de lui que par une masse de probité qu'il faut sentir toute. En sorte que c'est une des plus difficiles leçons de lecture que l'on prend là.

LES POÈTES

Je veux finir maintenant sur les poètes. Ils m'ont mené et me mènent encore jusqu'aux idées que j'estime les plus précieuses. C'est qu'eux seuls ont directement égard à la forme humaine, à ce qu'elle peut et ne peut pas, et surtout à ces mouvements du bonheur qui dessinent la vraie physique, par une harmonie retrouvée entre les choses et l'homme. L'Iliade est la source des dieux; car en mes amples lectures où je finissais par entendre la langue grecque comme un ramage, sans souci de grammaire, je vis bientôt courir les dieux avec les hommes; et de même que les hommes j'essayais de suivre ces moments divins de l'homme. Mais qui donc jamais a vu les dieux en face ? Au reste qui a vu un rêve en face ? En tous temps l'univers bien regardé fut ce qu'il est, fidèle et pur, sans tromperie aucune; mais le vol des dieux jaillit tout autour, là où l'on ne regardait point. Je voyais donc l'imagination à sa naissance, l'imagination qui n'est que naissance, car elle n'est que le premier état de toutes nos idées. C'est pourquoi tous les dieux sont au passé. Mais ils nous guettent toujours; ils attendent le court réveil de l'attention; c'est alors qu'ils courent. Platon, tout nourri d'Homère, et par le naturel mouvement de l'homme, repousse Homère. Mais il reste assez dans l'homme de ce court moment où il fut dieu. Et ce moment est le pre-

mier. Oui un paysan, quand il s'élève de ses betteraves et prend la pure parole, est surnaturel une fois. Faites attention à cette provision d'amour, car tout l'use, et le paysan lui-même s'en charge bien. C'est la loi de toute amitié qu'elle ne dure que par un souvenir d'âge d'or qui heureusement ne cesse de suivre, après les avoir précédés, tous nos moments dont il est la mémoire. Telle est la bienvenue de l'homme, et la miraculeuse hospitalité. Un homme sort de la maison, mais c'est un dieu qui y entrait tout à l'heure. Les dieux ne se déguisent point en hommes, mais plutôt ils se démasquent en hommes. Voilà ce que j'apprenais dans la poussière de l'Iliade. Mais aussi bien dans les chemins et carrefours de l'Odyssée, quoiqu'il se trouve ici plus de réflexion, et plus de prudence à l'égard des dieux. Minerve n'apparaît pas comme telle. Au reste comment apparaîtrait-elle comme telle? Rien n'apparaît que ce qui est, un homme, un aigle, une chouette. Et parce que l'action d'Ulysse est moins emportée, les dieux passent à l'état de métaphore et même de légende. Virgile marque ce pas de l'intelligence, car on comprend bien qu'il ne voit plus les dieux. Aussi l'ai-je moins lu, quoique le passage de la religion à l'art, et du dieu à l'image de dieu, y soit juste comme la main et l'œil. Chose digne de remarque, je trouvai plus dans Horace, je dis dans ses odes personnelles, car il s'y montre l'Homère des petits dieux, faisant paraître un moment le jaune qui n'est peut-être qu'un bouc, on ne sait, et tant de Vénus sans durée. Ses bois, ses sources, ses grottes retentissent des dieux agrestes. On dira que de tous ces poètes anciens je n'avais toujours pas l'accent ni le rythme. Je le sais. Toutefois je crois que la prononciation toute conventionnelle, pourvu qu'on s'y fie, ne laisse pas de former quelque autre rythme qui m'est intime, et qui

correspond à l'autre selon une transformation qui ne fait qu'abrèger le lent changement des langages, sans altérer leur parenté absolue. Toutefois j'aurais dû mieux entendre nos poètes. Ou bien faut-il croire, comme quelqu'un me le disait hier, que le vrai poète, mon contemporain et mon semblable, ne s'était pas encore montré?

Je connus Paul Valéry aux environs de 1923, je veux dire par ses vers; jusque-là c'était à peine un nom. Et encore mis-je du temps à faire connaissance. L'inconvénient d'aimer les auteurs consacrés, c'est qu'on n'a plus un regard pour les contemporains. Je me souviens que le Narcisse me fit d'abord un effet de lune, bientôt oublié. Le Cimetière me transperça par son avant-dernière strophe, dont le dernier vers me parut digne des plus beaux. (Dans un tumulte au silence pareil). Un jour que je récitais ce passage en classe, il m'apparut que beaucoup savaient tout le poème; et l'on m'apporta respectueusement une copie de La Jeune Parque. Mon attention était donc éveillée plus qu'à demi quand une ridicule polémique contre le poète obscur me somma de prendre parti. Je vis ce jour-là le vrai visage de deux ou trois condottieri de plume à qui je ne m'étais jamais fié tout à fait; je sus alors pourquoi. L'envie m'irrite parce qu'elle n'a point de fondement. Ceux qui s'aigrissent de n'être rien n'ont point essayé d'être, mais seulement de paraître. Bref je courus à la défense du cygne blessé. Blessé, il l'était, quoique tellement au-dessus; peut-être était-il blessé par la bêtise des hommes; en quoi il se trompait. Ceux dont il s'agit auraient bien admiré les poèmes réputés obscurs, s'ils l'avaient voulu. La bonne opinion que j'ai de mes semblables sans exception est corrigée par cette idée qu'ils sont bien capables de faire les imbéciles, et longtemps, s'ils en font seulement le stupide pari. Au

reste le tumulte s'apaisa; je suppose que le lecteur moyen fit entendre sa voix redoutée. Et moi j'étais sous les armes.

Je conviens qu'il faut grande attention pour ce poète; mais il n'en faut pas moins pour Homère; et j'ai remarqué qu'Homère est impénétrable pour presque tous ceux dont c'est le métier de le lire. Je dis plus; et me mettant dans le jeu, je dis que c'est par les mêmes causes que souvent des hommes instruits ont refusé de lire plus de deux lignes de moi. Motifs honorables, je le sais. Ce qui annonce changement ou qui exige changement est suspect. Au reste les grands auteurs sont plus célébrés que lus. Je m'abrite dans cette ombre. Ce fut réellement à la suite d'un amusement, c'est-à-dire d'un griffonnage dans les marges de Charmes, que je publiai un commentaire de ces pièces, qui n'ont nullement besoin de commentaire. Aussi n'était-ce qu'un hommage au poète. Et hommage encore le commentaire de La Jeune Parque, auquel je donne présentement mes derniers soins. Je n'aime pas trop ce genre de travail. Mais j'ai appris à honorer le plus beau des arts, et à faire taire la petite classe. Ce travail acheva et achève pourtant de m'instruire, et me découvrit ce qu'il me plaît d'appeler les derniers secrets du poète. Les derniers? J'en serai toujours loin. Mais je veux, avant de faire l'inventaire de mes richesses propres, dire encore un mot de ce poète, qui est, par repos, un penseur fort. Je me plains de sa modestie si naturelle, qui fera toujours croire qu'il n'est qu'un patient arrangeur d'énigmes. L'aveu seulement qu'il est quelquefois inspiré, il faut que je le lui arrache. Et cela c'est un beau jeu.

Maintenant qu'ai-je appris sur la poésie et même sur la prose? Bien plus que je n'espérais. Et cela forme un grand paysage. La religion s'y trouve, sous un aspect que

je n'avais pas assez considéré. Car je ne puis prendre la poésie pour un accident du langage humain. C'en est au contraire la règle. Et il ne faut pas moins que ces formules fermées et immuables pour que l'homme puisse s'entretenir honorablement avec lui-même. Il arrive pour le langage ce qui arrive pour toutes les constructions pensées; si le haut manque, le bas manque aussi; et pour n'avoir pas voulu parler noblement et selon la mesure, on ne pousse plus que grognements. Ce fut dans les temps passés et c'est encore maintenant. Je défie qu'on fasse prononcer même la langue commune si l'on ne fait réciter des vers. Et cette méthode est celle qui rappelle l'animal pensant à lui-même. Je dirais donc pour abrégé qu'il n'y a point du tout de pensée sans culture, et non plus sans culte, car c'est le même mot. En d'autres termes si l'on n'a pas respect du langage, on n'a point respect de soi. Partant de là j'apercevais d'importantes suites, et par exemple que la poésie dramatique fut véritablement et est encore une école de penser et de sentir. Toutefois je n'ai jamais pu épuiser le théâtre, quoique j'y aie souvent pensé avec application. Cette poésie publique, ce pas des vers qui se communique aux actions, et cette manière solennelle d'annoncer l'entrée de l'homme, oui même dans le comique, tout cela m'est apparu quelquefois comme une grammaire supérieure, et quelque chose de plus encore que les modèles épistolaires, qui sont déjà une grande chose. Tout homme à des moments veut s'exprimer humainement, et là-dessus ne se croit point lui-même. Au reste l'écrivain public est presque toujours aussi un poète d'épithalame; et j'ai encore vu cette industrie à Rouen. On montrera aisément que cette industrie est ridicule; mais c'est qu'on ne pense pas combien les improvisations sont ridicules. Chacun cherche un modèle du beau langage; et

bien loin de penser que ce modèle explique très mal ce qu'il voulait dire, au contraire il ne sait bien ce qu'il voulait dire que lorsqu'on le lui a dit pompeusement. Comte a remarqué que souvent l'homme qui se parle à lui-même trouve la plus fine nuance de son propre sentiment dans un poème vieux de mille ans.

Cette idée, que l'homme ne prend forme que par le dessus, est impossible à mesurer. Car on comprend que c'est la forme, vide d'abord, qui fait paraître nos pensées, et nous en fait souvenir. Cet effet est redoublé dans le théâtre, qui bien pris n'est absolument que langage et catastrophe de langage. Il n'y a de drame que si quelque chose est dit; tel est l'irréparable selon le théâtre. Aussi voyons-nous que partout il y a des mots sacrés, des mots dangereux, des mots funestes. Le serment lie à toujours. La malédiction suit à toujours. Le monologue est une enquête très sérieuse sur un mot que l'on se dit, ou qui vous est dit. Iago est absolument tout le théâtre. Un mot, même dit à soi, change toute la nature. Et voilà une belle moisson.

Mais j'aimais encore mieux guetter la poésie à sa naissance (si je pouvais). Et j'y retrouvais la même loi, selon laquelle la forme est première. Mais cette fois il me semble que cette forme qui est première est même avant les mots. Car le rythme court devant le poète, et la rime surplombe comme un pont sonore. On sait où l'on va, avant de savoir comment on ira. Cette loi se retrouve en toutes nos pensées, et je reprends ici une pensée que j'avais lancée étant jeune et qui restait en l'air : « On commence par finir. » Elle restait en l'air et c'était bien sa place. Or la poésie, même la plus plate, ne peut qu'ajuster ses mots sur un chemin vide, mais mesuré et divisé. Ce jeu plaît comme remède au bredouillement quotidien. Toutefois ce

n'est pas beaucoup. Le vrai poète découvre par l'essai un bien plus beau secret, c'est que la forme respectée finit par trouver un contenu plus beau que tout projet. Dont j'avais trouvé d'innombrables exemples dans Hugo; mais non moins dans Valéry, qui même s'est fié à cette méthode jusqu'à la plus folle imprudence dans sa Parque. Le résultat étonne, parce que les moyens ne paraissent pas; mais enfin le résultat est beau de bout en bout.

J'avais auparavant étudié quelquefois Mallarmé. J'avais compris sa page blanche, qui est le premier état de tout poème, et j'avais saisi aussi les magiques cristallisations du langage, qui se font par la foi et l'attente. Même, m'exerçant quelquefois à traduire littéralement quelque pièce anglaise, j'arrivais à un enchâssement peu naturel, mais qui jetait pourtant quelques feux. N'était-ce pas que les mots arrachés de l'usage et cimentés selon un ordre nouveau, parlaient alors selon leur structure? Cet art de jeter les dés, encore et encore, me fut éclairé par l'étrange forme du poème Mallarméen le plus secret : Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. C'est vers les années 28-30 que ce débris préalable et si éloquent fut produit devant les garçons et longtemps considéré sans paroles. Je finis par dire beaucoup. Ce n'est plus la page blanche, c'est le second ou troisième état d'un poème; ce sont des formes jetées et irrévocablement jetées. Le blanc de la page est divisé; les blancs attendent. Et tout est donc de hasard dans le poème. Il le faudrait. Nous devrions tirer nos mots comme des oublies. Nul poète n'est si sévère pour ses pensées préalables. Il les regarde elles aussi du coin de l'œil. Et toutefois s'il ne les change, s'il ne les transfigure selon l'exigence des mots jetés, il n'est point poète. La poésie est un art de trouver ce que la prose ne dira jamais. Ces idées n'avaient point paru dans le Système,

quoiqu'elles fussent tout le système. Je les appliquais aux arts plastiques, qui en effet trouvent en exécutant et non pas en méditant. Elles se montrent mieux en place, et la poésie plus amplement traitée, dans les Vingt Leçons sur les Beaux-Arts, qui parurent environ dix ans après le Système.

Que dire de la prose? J'avais trouvé dans Auguste Comte, qui se fit héroïquement un style, des remarques sur les mots qui, pendant que l'écrivain rédige, courent devant, en foule déjà disciplinée, et s'offrent à point dans les temps de bonheur où la prose emporte son homme. Cela me fit deviner que dans toute méditation préparatoire il entre une certaine piété à l'égard des mots, et une revue qui nous assure que nous pouvons compter sur eux. C'est se fier au langage. C'est parier sur le langage. Comme on est bien sûr que les dés jetés ne resteront pas sur le coupant, on est sûr que les mots jetés ne s'entasseront pas n'importe comment, et que ces merveilleuses molécules se juxtaposeront selon leurs surfaces. Ici le commun usage agit par le dessous; et ces mots tant de fois dits selon le naturel nous dessinent un peu de l'homme, ce qui à la fois affermit notre discours, et ménage la place pour d'étonnantes inventions. L'idée préalable y a seulement un plus grand rôle que dans le poème; mais l'art de parler et d'écrire est toujours dominé par la loi d'improvisation, qui ne nous laisse juger que ce qui est déjà en place; c'est ainsi qu'on parle. Et au fond c'est ainsi que l'on signifie par les anciens signes, crier, fuir, se cacher, hausser les épaules, sourire; car ces signes n'ont de sens d'abord que pour les autres, et n'existent pour nous que dans les autres qui nous les renvoient. Il faut exprimer avant de savoir que l'on exprime, et jeter des sorts, ce qui est vivre.

AUDITOIRES

Ces téméraires pensées, que je crois fécondes par-dessus toutes, m'ont fait penser à l'auditoire que j'eus pour finir au Collège Sévigné, et qui était mêlé d'étudiants, d'étudiantes, de disciples inconnus, et de gens du monde curieux. Quelle différence avec l'austère assistance des classes du lycée Henri IV! Après des années maigres, peu à peu vint le nombre; et ainsi peu à peu s'établit la discipline du nombre, et un silence de haute qualité. Je les traitais en hommes; et ces adolescents valaient mieux que des hommes. Sans peur, sans fatigue, au-dessus de l'ennui; je les nommais les éléphants de Pyrrhus. Je m'entretenez avec eux comme avec moi-même; et eux se gardaient bien de répondre. Je n'avais point pitié et ils ne demandaient pas pitié. Ils connurent un genre d'obscurité qui est de probité. Ils eurent patience. Pen connus beaucoup qui firent des bonds étonnants. Mais enfin ils étaient à l'abandon, comme il convient à des hommes.

J'avais plus de pitié des filles du collège Sévigné, qui, elles, n'étaient pas nourries, et cela se voyait bien. Et

en outre elles ne savaient rien. Et le programme ordonnait au lieu de conseiller. Il fallait se jeter au centre, et ranger les idées autour du centre par rhétorique. Car elles n'avaient pas de temps, et moi non plus je n'avais pas de temps. Une heure contre six par semaine, telle était la proportion de l'enseignement de Sévigné à celui du lycée, et encore pour fournir à des leçons magistrales, car c'était ce qu'on demandait aux filles. J'appris beaucoup à ce jeu difficile; je dus abréger les interminables préliminaires. Certes il y a péril à boucler l'idée trop vite. Mais ces amazones arrivaient ainsi à plus de légèreté et de force. Courte épée et petit bouclier, elles jetaient la panique dans les rangs de leurs tranquilles juges. Mais jamais des filles ne feront peur comme des garçons. Les juges ne craignaient pas une petite peur. C'est alors que je pris cette idée que la femme a naturellement plus d'esprit que l'homme. Je prends ce mot au sens le plus sérieux. J'ai assez expliqué que juger est une fonction premièrement de nature et de forme humaine. Et la femme est gardienne de la forme humaine; d'où une éloquence et un jeu sans paradoxe, qui menaient ces filles à des triomphes. J'en parle par oui dire, car les filles n'ouvraient pas la bouche plus que les garçons. Je ne les connaissais que par leurs écrits.

Je n'ai pas grande opinion de la parole humaine, ni de la discussion, ni de la conversation. Mais surtout à l'âge scolaire il me paraît impossible qu'un garçon ou une fille réussisse dans le genre oratoire sans une part de comédie; j'aime mieux alors n'être pas témoin; et du reste j'étais un témoin gênant. L'écrit va plus droit; l'écrit n'a pas à tenir compte du public. Et au surplus je fus toujours discret, soit pour blâmer, soit pour louer; et je sus toujours mieux louer que blâmer. Je me souviens que, chez

les filles, la plus haute louange tenait dans une simple exclamation: « Beau! » Ce n'était pas trop dire. Bien des fois, soit à Henri IV, soit à Sévigné, j'ai tenu le génie entre mes doigts. On s'étonnera de savoir que je n'interrogeais jamais, et que j'évitais avec une sorte d'horreur les entretiens de confessionnal. Par ces conditions, toujours sévèrement gardées et d'ailleurs très bien comprises, je coupais court à toutes les confidences, qui sont toujours de fausses confidences, et je recevais de temps en temps, en trente ou quarante pages, une vraie et noble pensée. J'aurais été guéri de misanthropie, même si ma nature avait penché par là. J'ai souvent pensé que la misanthropie, que je prends comme un amour passionné et injuste, tient beaucoup à ce que l'on donne trop d'attention aux paroles; et c'est encore pis si l'on interroge comme le juge. Ici encore le désir de connaître empêche le connaître; et je pense qu'il n'y a rien de mieux à dire sur la psychologie de société. L'esprit de théâtre, qui tient tout homme et toute femme, trompe déjà assez; mais la spontanéité est pire. Il n'y a aucune raison de penser que ce qui nous vient sans étude soit plus vrai de nous que ce que nous voulons construire de nous; ou bien alors il faudrait croire que ce que nous voulons n'est point de nous; d'où un plus noir degré de misanthropie. Ce qui me fait perdre quelquefois patience, ce sont des thèses que je lis ou que j'entends, d'après lesquelles la poésie est le moins sincère des arts, puisqu'elle compose longtemps. Je pense justement tout le contraire, c'est qu'il ne faut pas moins qu'un long travail d'expression pour conduire à la connaissance de soi. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi que les premiers barbouillages d'un peintre l'expriment mieux que ses chefs-d'œuvre? Ou bien vais-je penser que les élèves que j'ai formés ressemblent plus à moi qu'à

eux-mêmes? C'est le génie qui décide, qui est à la fois universel et inimitable.

Je reviens aux filles de Sévigné; je n'en étais pas si loin. Ces filles ne savaient rien. Elles arrivaient neuves à Platon, à Descartes, à Comte. Elles n'en avaient pas d'avance un certain dégoût pris des résumés. Elles étaient autant de princesses Palatines ou de reines de Suède devant Descartes. Il fallait un peu plus de précaution pour les accoutumer à la voltige Platonicienne; car le sérieux propre à la femme s'accommode quelquefois mal de ce Socrate errant de porte en porte, et aussi peu pressé d'arriver qu'Ulysse. Mais nulle âme de ce monde ne résiste à la Caverne, ni aux récits de Er revenu des enfers. Comte ne trouvait point de résistance. Il faut convenir d'abord qu'il est le seul parmi les penseurs qui ait parlé de la femme comme il faut; et je dirais même qu'il est le seul qui en ait parlé, et qui ait décrit l'enchantement maternel. Lisez seulement ces lignes: « En reprochant à l'amour d'être souvent aveugle, on oublie que la haine l'est bien davantage, et à un degré bien plus funeste. » Cette remarque a par elle-même plus de portée à mes yeux que tout La Rochefoucauld. Mais Comte a poussé ses recherches en ce sens-là bien plus loin encore; car non seulement il a montré, chose capitale pour ceux qui instruisent, que sans l'intrépide bienveillance de la mère ou du maître l'enfant n'oserait jamais s'essayer à être homme, mais encore, restituant au mot affection son plein sens, il a conclu que l'amour de la forme humaine, si chevillé au cœur de la femme, est le centre d'impulsion et d'orientation de tout jugement. Ainsi en nommant seulement le sexe affectif, il dit beaucoup. L'autre expression de sexe actif, par laquelle il désigne le masculin, est encore de nature à expliquer un peu à la femme son dan-

gereux compagnon. Il n'est pas difficile d'être neuf sur ce grand sujet quand on explique Comte.

Il y avait je crois cette différence entre les filles de Henri IV et celles de Sévigné, je parle de celles dont j'ai admiré le génie, que les premières, peut-être par le voisinage des garçons, étaient plus farouches et plus réservées, au lieu que les autres se trouvaient plus solitaires et plus libres, devant un maître qui n'affectait jamais qu'une indifférence d'ailleurs naturelle. Je sais et j'ai dit souvent qu'il ne faut point mêler l'affection dans l'instruction, ce qui est simplement ne pas usurper sur les parents. Ce climat était bon pour tous, garçons et filles. Plusieurs ont certainement déjà regretté le temps où ils avaient du génie. Je les avais bien avertis. « Profitez, leur disais-je, de vos jeunes années pour être intelligents. A partir de trente ans il n'y a plus d'imbéciles. » Ce serait une erreur de prendre cette remarque misanthropiquement. Tels étaient donc mes instituteurs. Je ne pense pas qu'on puisse trouver mieux.

Sur les dernières années de mon enseignement à Sévigné, les anciens concours étant abolis, il y eut un cours du vendredi ouvert aux étudiants et étudiantes, et portant sur des matières de l'agrégation. Ce cours ne trouva guère de public. Quelques dames de garniture, et quelques garçons et filles que je connaissais. Ce désert me fit prophète. Je parlais dans cette solitude, sans aucune note, sans préparation, d'après quelques divisions écrites au tableau noir. J'eus, je crois, un peu d'humeur devant ces bancs vides, et je crois bien que j'enlevais courage aux auditeurs de passage. Toujours est-il que je donnai là mes meilleures leçons, sur Platon, sur Descartes et sur quelques questions d'apparence abstraite. J'appris beaucoup là, quoique sans plaisir. En revanche, devant l'auditoire surabondant des

mardis, je n'appris jamais rien. Une frivolité s'éleva du nombre et de la diversité des personnes. Je mis seulement en ordre ce que je savais déjà, essayant alors les faciles et redoutables succès. Je ne sus si c'était bien ou mal. Quelques infirmités ou inconvénients de l'âge arrêterent ma carrière d'orateur. Je me contentai désormais d'écrire, et je m'en trouve bien.

LES IDÉES ET LES AGES

Je reviens en arrière, car il faut que je conduise chaque train d'idées séparément jusqu'à ces années-ci. J'étais donc conduit à rechercher les formes de l'imagination, ce qui n'était que resserrer l'union de l'âme et du corps, comme parle Descartes. Les Beaux-Arts m'éclairaient cette route, puisqu'ils me montraient comment l'homme inscrivait sa forme dans ses œuvres; et c'est bien à partir de ses œuvres qu'il pense. Il se montrait donc à moi une sorte de schématisme extrêmement riche, qui fournissait comme une histoire naturelle des idées. Et quoique plus de mille fois les célestes idées de Platon m'eussent servi à deviner tel homme damné ou sauvé, comme tous sont de moment en moment, de façon que les célèbres mythes formaient un schématisme descendant, néanmoins je ne pouvais oublier tout à fait l'histoire, qui, à bien prendre, est la part de la géographie dans nos pensées. L'idée célèbre du Matérialisme Historique m'a toujours paru faire pléonasmie en son expression générale. Quant à l'application, c'est l'esprit même de l'histoire, qui, suivant les migrations, les campements et les forts, suivant les négociations et les explorations, suivant les métiers et le changement des métiers, suivant l'industrie et le changement de

l'industrie, voit apparaître une civilisation et une autre, des classes d'hommes, des préjugés, des passions, des pensées, un idéal et des dieux. Que la géométrie finisse par être la même partout, cela n'empêche pas qu'elle soit née aux lieux comme l'Égypte, où il fallait chaque année retrouver les bornes des champs. L'astronomie n'a pu commencer dans les pays de brouillards. Toute l'hydrostatique et une bonne partie de la physique fut enseignée par la mer, et l'art de construire ainsi que les lois de l'équilibre des solides est encore naturel dans nos montagnes, où même les champs de blé ont quelque chose d'architectural. Mais c'est bien peu de se borner à de tels exemples, qui ne font comprendre que les métiers et les sciences. Les métiers ont leurs gestes, et les gestes, non moins que les mots, sont la naturelle méthode de trouver des idées et de régler les mœurs. J'avais rencontré dans Le Médecin de Campagne de Balzac deux manières de pleurer les morts, l'une plus austère et plus farouche, qui tenaient à une différence d'altitude. On voit par cet exemple où je prenais le plus souvent mes idées, et toutefois j'espère que l'on saura que Platon, Descartes, Kant, Hegel m'ont plus servi que Montaigne, Balzac, Stendhal à connaître le cantonnier, le facteur, et le meneur de vaches. Mais il a pourtant bien fallu aller quelquefois au devant des idées par les gestes; seulement je dis que l'invention de geste en geste n'a jamais produit que des dieux muets. Aussi personne n'aurait jamais su cela même si Pyrrhon n'avait pas douté. Je ne voudrais pas qu'on prît l'imagerie pour une philosophie. Et ce qui m'a confirmé dans la position de ne jamais trahir les grands maîtres, c'est que ceux qui ont voulu se borner à l'imagerie ont perdu l'imagerie. Il est comique de voir les Marxistes courir après leurs exemples, et buter dessus sans les voir. L'imagination qui

se prend pour l'entendement est aussitôt bornée; ainsi comprise, l'histoire des religions tue l'histoire et les religions. Mais au contraire cherchant toujours l'idée dans les coutumes, j'avais l'espoir de retrouver l'homme, et de percer à travers les religions jusqu'à l'esprit même. Toujours est-il que l'observation des coutumes, et, encore mieux, du geste coutumier, était la partie agréable et réveillante de l'enseignement, et comme une opinion droite sauvée. Toutefois j'ai su remarquer qu'on riait beaucoup à mes histoires, et j'ai toujours su sauver des hivers de méditation. On n'instruit pas en amusant; ce principe si caché n'est que le corollaire de ce que je rappelaient tout à l'heure, que l'imagination ne peut remplacer l'entendement. Ces précautions prises j'aimais à rechercher quelques mœurs nouvelles, quelle théologie, quelle politique devaient résulter de l'invention du tissage mécanique. En contre-épreuve j'avais le lin, puisque le lin n'est pas tissé mécaniquement. D'un côté l'usine, de l'autre l'atelier de famille; d'un côté l'apprentissage sous la chiourme, de l'autre l'apprentissage sous le père, la mère, le frère. Je voyais bien d'où renaissait le Pater Noster, et où peut-être il venait périr. Et comme toutes les rivières ne sont pas bonnes à rouir le lin, j'avais donc des rivières qui arrosaient la religion, des rivières pieuses et miraculeuses. Les chemins de fer, en disséminant l'usine, ont fait un mélange d'esprit urbain et d'esprit paysan. Le dressage des chiens et le dressage des chevaux font deux hommes. Le mineur est discipliné par son métier terrible. Et quand au métier militaire on voit bien qu'il élève une doctrine au-dessus des petites gens, et une morale étonnante comme une tour mutilée. Toutefois il est évident que le marin n'est pas de même croyance que le soldat. Au reste le riverain de mer s'oppose au terrien, soit par la supersti-

tion, soit par la religion, soit par la politique. J'étais amené par les Propos, que j'écrivais toujours et que j'écris encore, à essayer de telles idées en pente douce; mais le changement du public, puisque depuis la guerre je n'écrivais que pour un millier de lecteurs, m'avait conduit à craindre moins les difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours. C'est ainsi que l'enseignement passait dans les Propos et les Propos dans l'enseignement. Autant dire, car c'est la même chose, que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles.

Comme on dit l'Arabie heureuse, il faudrait nommer Philosophie heureuse cet enseignement délié et promenant. Dans le fait jamais je ne m'abandonnai à l'amusement, mais du moins je le goûtais sans remords, et n'ai point à m'excuser d'avoir fait rire. Il n'est point de meilleure préparation pour une idée difficile. Je me souviens que même les leçons de Barbara et Celarent étaient gaies, et je crois que cela tient à un continuel schématisme en action. Ce n'est pas peu de délier le corps humain.

Le lecteur fut délié, j'espère, par Les Idées et les Ages, ouvrage composé de morceaux, avec bonne humeur, sans emportement. On trouvera au Navire d'Argent, revue éphémère mais belle, des morceaux qui auraient pu figurer dans le livre; et je ne saurais pas dire pourquoi ils n'y sont point. C'était de nouveau la méthode de Mars, mais sans aucune fureur. Ici je me réconciliais avec l'homme. J'aimais ce poète dans le mal comme dans le bien. Je commençais à comprendre comment malheur et bonheur sont changés en poèmes, et que mythologie, art et religion font notre habit de tous les jours. Cette bonne

humeur fait la couleur de ce livre, auquel je ne reproche que d'être trop facile, au moins d'apparence. Il a pour moi la saveur du Retour. J'y trouve de l'insouciance. Jamais je ne méritai moins d'être pris au sérieux par les revues rouges, que du reste j'aime. Je ne connais qu'un syndiqué qui m'ait compris; mais aussi il a cherché sous la peau.

Vers le même temps j'écrivis en quelques jours un ouvrage court, et qui parut beaucoup plus tôt. Il n'est guère connu, car il ne fut tiré qu'à cinquante exemplaires. C'était un monument à l'Amitié. Le hasard m'avait fait rencontrer un de mes lecteurs inconnus, et vraisemblablement un des plus prompts et des plus perçants. J'écrivis pour lui les Lettres au docteur Henri Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit. Ce livre est un exemple de la prédilection que j'avais et que j'ai encore pour les tirages de luxe, et aussi d'une méthode directe d'aborder un problème où toutes les difficultés sont rassemblées; méthode que mes élèves connaissent bien. Cette doctrine des émotions et des sentiments fut toujours et est encore aujourd'hui mon tonneau de Diogène; je le roule devant moi et je n'avance guère.